

Émile Jalley :
À propos d'un « droit d'inventaire » sur Freud,
Réponse à « Freud Droit d'inventaire Les Grands Dossiers des
Sciences Humaines n° 21 décembre 2010/janvier-février 2011 », et
Chapitre 7 du Livre à paraître sous le titre
« Le débat sur la psychanalyse dans la crise en France »

L'un des épisodes de la période conflictuelle qui s'est développée depuis avril 2010, avec la parution du *Crépuscule d'une idole*, bien nommé s'agissant de son auteur, est la parution en décembre 2010 d'un numéro spécial de la revue *Sciences Humaines* (Les grands dossiers n° 21) intitulé « Freud, droit d'inventaire »¹.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'ai à dire que **je suis favorable à la recherche d'un pont entre la psychanalyse et les neurosciences**, au lieu de l'éviction de la première par les TCC (qui du reste sont sans rapport évident avec les secondes). La différence, entre la première solution, certes difficile, mais informée, civilisée, et la seconde, ignare autant que barbare, est celle entre le jour et la nuit. Par ailleurs, **je me déclare personnellement favorable à la solution réellement démocratique en même que pragmatique du pluralisme thérapeutique**. Mais que l'on nous laisse en paix avec la démonstration « théologique » que tel moyen qui vaut pour l'un vaut pour tout le monde. Je conçois parfaitement que les gens puissent souhaiter être reconditionnés à la manière de chiens de Pavlov, car ce n'est pas autre chose que les TCC, dont le principe n'est pas nouveau, c'est même une vieillerie. Après tout, il est concevable qu'une fraction croissante de sujets de la population puisse se vivre eux-mêmes comme des chiens, certains peut-être comme des singes. Le grand philosophe grec Diogène le Cynique (Le Chien) le faisait déjà en tout bien tout honneur. Tout cela, je l'ai déjà dit ailleurs dans ce livre, et aussi dans d'autres livres. Mais cette solution de synthèse dont je parle ici, beaucoup sentent qu'elle arrive déjà trop tard. Car **les talibans sont déjà dans nos murs**. De lourdes fautes ont été commises pour qu'on en soit arrivé là. Mais ce n'est plus temps de battre sa coulpe ni de pleurer, même si ce sont nos enfants qui vont hériter de nos péchés, et auront de quoi nous maudire. Du reste, avez-vous remarqué que ce sont souvent des gens sans enfants qui sermonnent ceux qui en ont sur la manière de bien les élever pour un meilleur avenir ? J'en viens à notre sujet précis,

qui se définit toujours, qu'on le trouve bon ou non, par l'affaire Onfray, faisant toujours obstacle d'une certaine manière au milieu de la route.

Or, de ce point de vue, on trouvera bien mentionné dans la première contribution du fascicule, due à **Jean-François Marmion**, le titre de l'ouvrage de Michel Onfray, mais en aucune façon les titres de ceux qui lui ont répondu (un livre de Roudinesco et col., trois autres d'un (in)certain Jalley, un autre encore d'un non moins (in)certain Malaguenera). La France est le pays de l'évitement, celui de la mentalité collective borderline, où le déni joue partout au niveau de la perception même évitée, touchant par exemple, en d'autres champs, les mots parmi d'autres de Vichy, d'Indochine, d'Algérie, de barbouzes. Il y a une grande, une incroyable malhonnêteté à réduire le débat qui a suivi la diffusion de ce très mauvais livre impulsé par de gros moyens financiers vers un succès de masse complètement artificiel, à un simple ensemble « sur Internet, ou hors micros, d'insultes proprement ahurissantes », pour user du langage de l'auteur (p. 7).

Je me suis tout de même senti contraint de rendre compte de cette publication *Sciences Humaines* déc. 2010 dans ce livre intitulé *Le cas Onfray dans la crise en France*, même dans la situation où cet opuscule s'avance dans le public comme si le débat sur Freud agité par Onfray et ses contradicteurs : trois auteurs au moins et 200 interventions très consistantes sur le Web, n'avaient jamais existé, ce qui est proprement ahurissant.

Je sais bien et on me dira que de tels numéros trimestriels exigent une longue planification préalable et qu'en juin c'était déjà trop tard pour décembre, mais c'est une justification à laquelle je ne croirais pas trop.

Et tout d'abord, en couverture, « droit d'inventaire », dont on sait par Wikipedia que ce titre quelque peu démagogique, à connotation juridique et même judiciaire, désigne un magazine de télévision consacré à l'Histoire, diffusé sur France 3 depuis novembre 2007, présenté par Marie Drucker avec l'historien Max Gallo, produit par Éléphant et Cie, et dirigé par Emmanuel Chain. Ce prétendu droit, comme douanier, inquisitorial même, d'inventorier les sacs (non pardon ! les crânes) des passants n'a rien à voir avec ce qui a jamais pu s'appeler un débat intellectuel dans ce pays, encore à l'époque des Foucault, Althusser et autres Deleuze. Ce n'est plus le tribunal de la raison invoqué par Kant, c'est le commissariat du témoignage à responsabilité limitée, ou encore le

dépôt-vente où vous laissez vos objets hors de mode à petits prix. On ne conçoit pas que les noms que je viens de citer aient jamais pu accepter un jour en leur temps de mettre les pieds dans pareille arène, ni même de se référer à une pareille conceptualité.

En fait, bien que le public n'en ait aucune idée claire, le type de débat dont il est question touchant la signification pratique, ainsi que théorique, idéologique, scientifique, philosophique et culturelle de la psychanalyse atteint un niveau de difficulté réel tel, dans l'intrication des facteurs en jeu, que peu d'écrivains se sentent aujourd'hui l'envergure de prendre la plume, pour en tenir un discours aussi complet que possible, sur cette affaire. **Les sciences humaines et en particulier la psychanalyse et la psychologie sont les plus difficiles de toutes les sciences, mais personne ne s'en rend compte et chacun veut avoir le droit d'en penser et d'en dire à sa guise n'importe quoi.** C'est ce que disait déjà Descartes du bon sens dans la nef des fous : « chacun croit en avoir assez ». Or, on ne peut pas dire que nous soyons nombreux - moins que les doigts d'une main -, pour répondre réellement point par point à l'écheveau des représentations scabreuses qui animent le discours aussi torrentiel que sans substance vraie d'un auteur tel qu'Onfray, faisant butée réelle dans le débat actuel sur ce grand sujet. Et si nous ne sommes pas nombreux, ce n'est pas que le débat n'en vaut pas la peine, c'est qu'il y a peu d'alpinistes de très haut niveau. C'est tout. Démontrer et démontrer l'imposture d'Onfray n'est pas plus facile que d'avoir d'un coup raison de **Phydre de Lerne**. Allez-y donc ! Même si sur ce point ce ne sont pas les courts papiers qui manquent, comme autant de coups d'épée dans l'eau. Alors voir un tel débat sur la « fiabilité » de la psychanalyse référé à l'aune d'une prestation médiatique d'une telle entropie d'information eu égard à la complexité de l'objet - « droit d'inventaire » ! - ne prévient pas a priori en faveur de l'étude sérieuse d'un tel numéro de revue. La référence touchant l'objet « Freud » aux grandes prestations médiatiques est d'emblée pour moi du pire mauvais goût. Pourquoi pas « Einstein » en débat public, à voix claironnante d'abord, puis en revue populaire ? Cela n'a aucun sens, au moins à mon opinion. Que l'on me comprenne bien : ce n'est pas le principe honorable de telles émissions publiques que je conteste ici, mais le fait qu'une revue de vulgarisation d'un certain niveau s'y réfère, par allusion de « titre », comme à un étalon de vérité, un critère d'évaluation valable, en abordant un thème d'une telle densité de contenu.

Effectivement, ce titre de consonance médiatique « Droit d'inventaire » traîne tout de suite après lui en cortège, sur la page de couverture, toutes les grandes questions qui fâchent les augures, tout en agitant le public du cirque à l'entrée des gladiateurs :

La psychanalyse guérit-elle ? [**En tout cas pas de la bêtise**]. Que reste-t-il de l'inconscient ? [**Nothing, sir, une mécanique humaine n'en jamais eu besoin**]. Les rêves ont-ils un sens ? [**Pas plus que le vote irresponsable de nombre de benêts**]. Freud, génie ou imposteur ? [**Les deux, mon général !**].

Nous le disons tout de suite, **il n'y a pas que du mauvais dans ce numéro de Sciences Humaines. Mais vraiment pas que du bon non plus.** Tel article d'Ansermet et Magistretti sur « Freud, un avenir pour les neurosciences ? » (pp. 70-71) va à mon avis dans le seul sens où l'on puisse encore aller en cette nuit où nous sommes à présent plongés. J'ai trouvé aussi beaucoup de bonnes choses dans certaines mises au point historiques (Mayer, Chaperon, Millet, Guillemain, Champion, Molénat, Dortier), bien des choses déjà connues aussi et qui reprennent le débat en arrière (Marmion (3), Pewzner-Apeloig, Carroy, Bourdin, Perron, Dortier (2), Widlöcher, Makari, Molinié, Mijolla, Amouroux, Garcia), en n'apportant rien de plus que ce que l'on savait déjà depuis Jones (1958-1969), alors qu'il aurait fallu faire avancer ce débat au-delà de la butée Onfray, ce que font seuls Ansermet et Magistretti, avec justement la proposition de la recherche d'un pont interdomanial entre psychanalyse et neurosciences dont on a parlé plus haut.

En revanche, l'utilité peut-être involontaire de ce numéro, c'est aussi d'exhiber l'impressionnante indigence de pensée des auteurs censés représenter la perspective neuroscientifique, installant sans complexe le public dans une sorte de barbarie scientifique, un espace d'immense sottise collective et complice (« La science des rêves un siècle après », Oudiette et Arnulf, pp. 22-23 ; « Freud à l'université peau de chagrin », Chiche, pp. 66-68). Les rêves, ce n'est pas compliqué (Oudiette-Arnulfe), comme l'a démontré - sans référence clic-clac (quasi-rien sur le web) - le yankee Frederick Snyder (1960) : dans 90 % des cas, vous rêvez que vous avez mangé un steak tartare à midi, fait le plein d'essence dans votre Landrover l'après-midi, puis ouvert une bière le soir devant votre écran super-géant pour écouter le grand journal de la désinformation quotidienne. Quant aux épistémologues anglophones (Macmillan, Makari,

Zaretsky), ils donnent à mon avis l'impression consternante de se promener dans le jardin potager du Château de Kafka, quand ce n'est pas dans celui des fleurs peintes de la Reine de Cœur d'*Alice in Wonderland*, comparez donc avec ce qui vient de l'Institut Max-Planck de Berlin (Mayer, Humboldt-Universität, ex-DDR, pp. 20-21).

En définitive, il n'y aura eu au moins pour moi, dans ce numéro, sur 27 contributions, qu'une seule qui représente une véritable avancée épistémologique (Ansermet et Magistretti, approuvés par Dortier, donc deux), 7 apportant des informations historiques plus ou moins innovantes, 5 que j'estime contreproductives et/ou incompetentes (McMillan, Oudiette et Arnulf, Chiche déjà cités, plus Borch-Jacobsen, Zaretsky), les autres (15/27) ne faisant que reprendre de façon plus ou moins fidèle ce qu'on savait déjà de sources classiques, et quasiment depuis nos études universitaires. On peut estimer que c'est tout de même pas mal de pages perdues, sur les 80 que compte ce fascicule, compte tenu du caractère aussi engagé que public qu'a encore atteint dans la période récente le débat sur Freud en France, dont on ne peut plus écarter a priori le caractère certes touffu et même épineux de l'affaire Onfray, sous prétexte comme toujours de prendre du recul, pour ne pas faire autre chose en définitive que... justement reculer. Assurément, la revue *Sciences Humaines* n'a rien d'un organe spécialisé en psychologie, mais que peut signifier aujourd'hui dans le contexte actuel le fait de prendre un tel débat en retrait sur Freud, au lieu de tenter d'y avancer, sinon une manière de freiner la défense des partisans de la psychanalyse contre ses adversaires ?

Or, sitôt franchie la couverture, l'Édito de Jean-François Marmion, de façon significative, élimine justement d'abord du débat la thèse cardinale d'Onfray, la sottise scatologique selon quoi la psychanalyse serait la « production du corps » de Freud (corpus Freudi, amen ! *Crépuscule d'une idole*, p. 52 ; *Anti-Onfray 1*, p. 44). « Nous avons choisi de ne pas traiter Freud en tant qu'homme privé. » Ce qui est du même coup, de la part de J.-F. Marmion, s'autoriser à sortir du débat les 80 pages du livre de Roudinesco et col., les quelque 850 pages des trois ouvrages de Jalley et autres contributeurs, pour recommencer le débat à lui seul à partir de zéro, en s'entourant d'interlocuteurs choisis par lui, certains excellents, mais pas tous bien loin de là, ainsi que passe pour le faire lui-même Onfray en composant le plateau de ses émissions. Le retour du refoulé sur Onfray viendra un peu plus loin, évoqué de la manière qui convient à l'éditorialiste, mais au moins ne surgiront jamais les noms des auteurs qui

lui ont donné la réplique à Onfray sur plus de 1000 pages. Or ceci n'est pas admissible dans un débat présenté de façon vraiment pharisienne comme attelé avec vertu à la recherche d'un « juste milieu ».

Dans ces conditions, tout ce qui vient ensuite, n'est que paroles de vent : « Peut-on en France, discuter de Freud sans hausser le ton ? Nous avons fait le pari de répondre oui. » Malheureusement en France, le débat sur Freud a toujours convoqué, comme le remarquent A. de Mijolla, J.-F. Dortier et J.-F. Marmion lui-même, beaucoup de vivacité, et même de violence et de bassesse. Et il serait intéressant d'expliquer pourquoi ? **À l'université, pendant 30 ans, j'ai toujours vu cette violence de la guerre entre les deux psychologies**, et je l'ai analysée et j'en ai parlé longuement, sans que cela n'ait jamais rien changé, dans 16 ouvrages entre 2004 et 2010, dont l'existence ne sera même pas mentionnée ici.

Comme si par ailleurs le fait d'écarter du débat un certain nombre d'interlocuteurs d'importance (au moins par le nombre de pages, mais pourquoi pas ?) n'était pas en soi un comportement d'une grande violence. Alors on peut bien convoquer ensuite tout le vocabulaire conjuratoire d'un cérémonial tartufesque : éviter, dit-on, les accusations d'obscurantisme, de naïveté, de mauvaise foi, d'ignorance, de haine, envisager le juste milieu, permettre « au lecteur de se faire sa propre opinion en toute indépendance et, peut-être, enfin, en toute sérénité ». Disons qu'en jetant d'emblée à la poubelle cinq ouvrages qui ont paru entre mai et septembre en réponse au *Crépuscule* bien nommé d'Onfray, en fait de respect de l'indépendance dans la sérénité du public, cela paraît bien mal parti, sauf du côté du comique moliéresque dont le sel échappe aujourd'hui à la plupart.

Alors, après l'« Édito », Jean-François Marmion propose la première contribution du numéro sous le titre suivi d'un résumé : « Freud, totem et tabou ? Il est très difficile de rester indifférent à Sigmund Freud. Génie intouchable ? Penseur fumeux ? Assurément, une exception culturelle. »

Beaucoup de choses sont à reprendre pour moi dès les premiers propos de Marmion. Carl Rogers n'est pas du tout, absolument pas un inconnu des milieux de la psychologie clinique française universitaire et praticienne, sauf de ceux qui n'y connaissent rien. Il est l'une des sinon la principale référence de la technique de l'entretien clinique (voir Jalley, *La*

psychanalyse et la psychologie aujourd'hui en France, 2006). **Après une bévue pareille dans le genre « Botul »,** on a déjà envie de plier l'échelle. « Freud dans les musées aux US », ce n'est pas du tout ce que je crois savoir et que j'ai rapporté dans l'Introduction d'*Anti-Onfray 2*. Ce n'est pas là un langage adéquat, impartial et objectif pour rapporter les choses. Et que 98% des publications mondiales consacrées à la psychologie ne font plus allusion à Freud, c'est inexact, seulement les revues anglophones, munies ou non d'un impact factor, et formant, de manière arbitraire, à l'exclusion, pour raison de tyrannie idéologique, de la plupart des revues européennes, françaises et allemandes, 90 % de la liste des revues récemment retenue par l'AERES, comité à tendance majoritaire hostile à la psychologie clinique et à la psychanalyse, pour l'évaluation des enseignants chercheurs (voir *Psychanalyse et psychologie (2008-2010). Interventions sur la crise*, tome 2).

Plus loin, la situation de la lutte universitaire entre les deux psychologies est décrite d'une manière superficielle, inexplicable, incompréhensible et même caricaturale, situation à laquelle j'ai consacré près de 1000 pages en 2004 (*La crise de la psychologie à l'université en France*, 2 vol.). C'est Le Diable et le bon Dieu.

Le débat sur Freud, nous dit-on encore, « se résume bien souvent à des vociférations et des portes qui claquent sur la scène médiatique » - **c'est quand même lui qui commence à hausser le ton cinq pages après avoir recommandé qu'on le modère.** Marmion affecte ici de renvoyer dos à dos les adversaires alors qu'il est clair pour lui que la psychanalyse ne saurait défendre « la statue du commandeur » que sous forme d'un « tol-lé » de « précieux ridicules ou de tartufes » - injures réservées à leur seul camp -, risibles à « considérer Freud comme un bastion menacé de l'humanité, l'œil du cyclone ». Marmion campe ostensiblement du côté des vainqueurs du jour apparents, même si leur morne verbiage apparaît comme totalement décervelé, et ne les fera guère aller bien loin dans la fanfaronnade le long de la route toute vide qui leur est offerte.

Marmion s'indigne qu'une pétition ait pu circuler pour demander la suspension des cours d'été sur Freud de M. Onfray. Je me suis expliqué personnellement sur ce sujet pp. 41-42. « Touche pas à mon Freud ! », moque-t-il ceux qui oseraient ouvrir la bouche même à ce sujet, qui touche à la question de l'antijudaïsme. Or ils sont 25 à protester

sur le Web de la manière la plus énergique à ce sujet, déjà sur quelque 50 pages, et on espère qu'ils ne s'arrêteront pas (*Anti-Onfray 3*, pp. 235-383).

Et de trouver « insultes proprement ahurissantes » les propos tenus sur le web par les contradicteurs de l'(im)pitoyable *Crépuscule* bien nommé, que nous avons publiés dans *Anti-Onfray 2* et *Anti-Onfray 3*, mais pas du tout stupéfiant au même degré le portrait infâme du diabolique juif Freud tel que nous l'avons reconstitué dans notre *Anti-Onfray 1* pp. 65-67 - trois pages de pur délire -, et tel qu'il insiste encore dans son *Apostille*, pp. 20-23 : Freud « menteur, affabulateur, destructeur, obsédé, obnubilé, incestueux, couchant, inventant, romançant, amassant fortune, dormant, misogynne, austro-fasciste, manigançant... » Mais ces gens qui en appellent à la saine raison sont enragés à lier, et en plus incapables de supporter qu'on le leur formule. Les Freud-killers pratiquent le harcèlement calomnieux, mais crient qu'on les persécute dès qu'on le leur dit.

Et cela continue, un peu plus loin, sous la plume de Marmion qui gagne en assurance : lisez p. 7, col. 3, la moindre des lignes qu'a pu écrire Freud, mais tout le monde s'en fout, comprenez-vous, dans la nef triomphante des fous : lisez, Freud, « d'éminents psychanalystes l'avouent sans ambages... loin du fracas... de nombreux jeunes psychologues, psychiatres et même psychanalystes ne l'ont jamais ouvert. » Et lui non plus, Marmion, qu'il ose nous le dire sans honte, lui qui en disserte avec tant d'aisance. L'a-t-il jamais ouvert ? Mais pas davantage peut-être non plus les nazis qui brûlaient les livres de Freud à Berlin en 1934. J'exagère ? Mais c'est lui qui sollicite, sans même qu'on l'en prie, les rapprochements incongrus. Car enfin est-ce oui ou non la même logique barbare qui s'affirme ici ? Vive la psychanalyse, pourvu qu'elle soit sans livre, en chemise et la corde au cou, inculte, ignare, autant que ses contradicteurs. Même l'Institut Goering n'allait pas à de pareilles extrémités. Forcez un peu le tempérament français, si spirituel, il y glisse tout de suite sans s'y faire prier. Des psychanalystes vous disent en rigolant, nous dit l'auteur, qu'ils n'ont jamais lu Freud. C'est Astérix et cela n'a rien de drôle. Ce sont les gens qui lisent, eux qui font du fracas, et que l'on peut présenter de nos jours comme ridicules. Alors, moi-même, j'ai lu Freud en entier, et même plutôt deux fois qu'une, et même en allemand, parmi bien d'autres psychanalystes encore, et je n'ai pas l'intention de me laisser faire.

Bref retour à la raison de la part de l'éditorialiste, après cet éclair de déraison : que la psychanalyse puisse se « mélanger à d'autre approches »,

les TCC et même la chimie pour ceux qui veulent faire vite et sommaire, oui, on le veut bien. La psychanalyse, « une pratique, un outil, une source de réflexion », d'accord, mais alors qu'on nous fiche la paix, qu'on ne vienne pas nous insinuer d'abord que c'est une affaire de « tartufes » ou de gens qui ne lisent plus Freud, en somme une escroquerie, mais qui peut malgré tout être utile, en mélange avec d'autres escroqueries peut-être. Ces gens se contredisent, je l'ai déjà dit souvent, se contredisent même à tout bout de champ, et la plupart des victimes n'y voient que du feu.

Dans un encart, on peut lire encore que « nombre d'historiens extérieurs à la psychanalyse », comme à quoi que ce soit d'autre, en fait qui n'ont jamais eu de pratique réelle d'aucune science que leur bagout de littéraire, entreprennent de démontrer que la psychanalyse n'est pas une science [D'où, de quelles études et de quelle pratique vraie Onfray saurait-il ce qu'est vraiment une science ?], que Freud pratiquait « une posture de victimisation pour diaboliser ses adversaires », tout comme le « harcèlement », ce qui est exactement le portrait d'Onfray que celui-ci projette sur son mauvais objet. Du reste cette volonté affichée de l'historien de demeurer en l'occurrence totalement étranger à son objet d'études, sans aucune espèce d'observation participante - y compris livresque puisqu'on vous a dit plus haut que les gens vraiment compétents ne lisaient même plus les livres - est une chose que l'on n'a jamais vue dans aucun champ scientifique : c'est déjà en soi une sorte de pathologie intellectuelle, une loufoquerie extravagante. On a du mal du comprendre que tant d'intellectuels se présentent comme résolument extérieurs à la psychanalyse, sans vouloir y toucher en quoi que ce soit, et qu'en même temps cela les démange à ce point de vouloir en parler, donc y toucher mais seulement par le verbe, avec des mots. Assurément, ces gens sont malades de quelque chose. Si Freud ne vaut rien, alors n'y touchez plus, n'en parlez plus. Et puisque les gens vraiment « in » ne lisent plus, pourquoi voudriez-vous qu'on lise encore vos papiers ?

On apprend pour finir que Freud n'a pas été le seul imposteur, par exemple Newton - même la loi de la gravitation ? *Clear, sir* - Charcot bien sûr ! Cyril Burt, c'est connu. Mais pas Onfray ? Pas Borch-Jacobsen ? Pas Marmion ? Mais pourquoi ? À venir nous prêcher la saine vertu dans le dialogue médiatico-maniaque du genre « droit d'inventaire ». C'est vraiment trop drôle. Droit de vous taire, oui.

J'aurai encore à revenir sur l'affaire du « juste milieu », qui n'est rien d'autre, en un champ différent, que la blague électorale classique du soi-disant centriste qui roule en réalité pour la droite. Et cela remarque à chaque fois.

Suit une autre contribution encore de J.-F. Marion, avec pour titre : « Une vie, une œuvre » (pp. 8-9), qui se présente comme une sorte de tableau biographique de Freud, dont il n'y a rien de particulier à dire.

Assurément, la revue *Sciences Humaines* n'a rien d'un organe spécialisé en psychologie, mais on peut regretter quand même que le débat français en étant arrivé où il est, il le prenne en retrait, au lieu de tenter d'y avancer. Ce parti pris comporte, comme déjà dit plus haut, l'effet que les 80 pages de ce fascicule en comprennent bon nombre qui ne nous apprennent rien d'autre que ce que nous savons déjà depuis nos études universitaires.

Évelyne-Pewzner-Apeloig, psychiatre et psychothérapeute, professeur honoraire de psychologie clinique et pathologique, auteur entre autres ouvrages, et en collaboration avec Jean-François Braunstein, d'une *Histoire de la psychologie* (Colin, 1910).

Titre et résumé de sa contribution : « Avant Freud, un siècle de psychiatrie et de psychologie. L'énigme du rêve, la prescience d'un inconscient, la guérison par l'écoute et la parole sont des idées qui ont imprégné tout le XIXe siècle. C'est sur ces bases diffuses que Freud élaborera de nouvelles théories ambitieuses. »

Dire que « le XIXe siècle est celui de la science en même temps que celui de l'héritage romantique » est le genre d'affirmation qui crée d'emblée une brume peu favorable au débat historique sans préjugé. Le romantisme et le développement de la science occupent respectivement le premier et le second demi-siècle, avec un chevauchement appréciable.

Juste : en psychologie (1) comme en psychiatrie (2) coexistent deux courants organiciste, scientifique ((1) Bonnet, Gall, Broca en France, Herbart, Fechner, Helmholtz, Wundt en Allemagne ; (2) Gall, Broussais, Bayle) et psychodynamique ((1) Ribot, Janet, Dumas ; (2) Pinel, Esquirol). Freud naît en 1856 en plein essor de la psychiatrie et de la psychologie.

Pinel (1801, 1809) introduit la notion d'aliénation mentale, comme effet des causes morales, émotions et passions [**en rapport curieux avec la notion hégélienne d'aliénation en philosophie, *Entfremdung***]. La médecine laïque et philanthropique met un terme à l'amalgame entre folie, pauvreté et criminalité, introduit les notions de curabilité, de traitement moral, l'idée qu'il est rare qu'un aliéné soit totalement privé de raison [idée qu'on trouve aussi chez Kant et **Hegel**. Ce dernier **connaît bien les idées de Pinel** et ses propos sur la folie sont très intéressants, dans la *Propédeutique* et aussi l'*Encyclopédie*]. Esquirol [**lu par Freud chez Meynert**] envisage comme possible la compréhension de la genèse des troubles. Le *Traité de psychiatrie* de Kraepelin paraît entre 1883 et 1909.

On souligne l'importance de la **tradition médico-philosophique**. [**La disparition de toute espèce de trace de ce véritable miracle français où se sont croisées la philosophie, la psychologie et la médecine - croisées elles-mêmes toutes trois par Freud est probablement ce qui rend impossible aujourd'hui toute espèce de dialogue fructueux entre la psychanalyse et les neurosciences**] : Ribot, Janet, Dumas, Blondel, Wallon, Lagache, Favez-Boutonier, Laplanche.

Une configuration historique complexe organise la convergence de différents thèmes : théorie romantique et postromantique du rêve (Schermer 1861, Maury 1865, Hervey de Saint-Denys 1867), magnétisme animal (Mesmer), somnambulisme artificiel (Chastenet de Puysegur), hypnose (Braid 1843), hystérie (Charcot, Janet 1893), subconscient (Janet 1889), [suggestion] (Bernheim), perversions sexuelles (Sader-Masoch 1870, Krafft-Ebbing 1886, Ellis 1897-1928, Lasègue 1877 - exhibitionnisme, Binet 1887 - fétichisme). Le rêve, l'inconscient et le sexe sont des centres d'intérêt qui préexistent à l'invention de la psychanalyse.

On présente (Magali Molinié) un bref tableau de l'histoire de l'hystérie (fortune et déclin) qui s'abstient de toucher à bien des difficultés : ses rapports avec l'épilepsie, le symptôme psychosomatique, son existence de nos jours sous d'autres formes.

On propose un parcours sommaire de la notion d'inconscient avant Freud : 4 auteurs du XIXe siècle, **alors qu'il en existe bien environ 500 depuis l'Antiquité grecque** (*La Guerre de la psychanalyse. Hier aujourd'hui*).

d'aujourd'hui, demain ; Psychanalyse et psychologie (2008-2010), tome 2) : Carus 1846, Schopenhauer, Hartmann 1869, Nietzsche 1886.

Jacqueline Carroy, directrice d'études à l'EHESS, auteur en collaboration avec Annick Ohayon et Régine Plas d'une *Histoire de la psychologie en France*.

Titre et résumé de sa contribution : « La formation française de Freud. Qu'il les ait rencontrés ou qu'il les ait lus, qu'il les ait admirés ou qu'il ait souhaité s'en démarquer, les psychiatres et psychologues français ont exercé une grande influence sur la maturation intellectuelle de Sigmund Freud » (pp. 14-15).

L'auteur reconstitue à mon avis d'une façon en certains points assez discutables l'histoire très difficile de l'invention de la psychanalyse (*La guerre des psy continue*, 2007).

Je ne suis pas certain que Charcot ait assimilé la grande hystérie à l'épilepsie (hystéro-épilepsie). Le problème complexe du diagnostic différentiel entre crise émotionnelle, hystérie, épilepsie et simulation préoccupera tout la psychiatrie militaire au cours de la Guerre de 1914-1918 et encore après (Wallon, Piéron, Freud). Encore aujourd'hui.

Intéressant : Bernheim envisage la suggestion comme la double influence du psychique sur l'organique et d'un esprit sur un autre esprit. Il popularise vers 1890 le terme de psychothérapie.

Freud joue d'abord la perspective plus neurologique de Charcot contre l'École de Nancy puis se rallie à la perspective plus psychologique de Bernheim tout en le critiquant [**Cette manière dont l'influence de Charcot s'articule avec celle de Bernheim reste une des choses les plus difficiles à comprendre dans le chemin de Freud**]. Freud serait selon J. C. insatisfait de l'inefficacité de la suggestion [Il dit plutôt de l'hypnose]. Freud selon J. C. « comprend rétrospectivement le cas d'Anna O. comme une catharsis » [**Le cas d'Anna O. lui donne plutôt l'occasion de reprendre à Breuer la méthode de la libre parole, de l'association libre qu'il met en œuvre pour la première fois avec Emmy von N. en la mélangeant du reste avec l'hypnose et la suggestion, GPC 54-55**].

EJ : Par la suite, Freud assimile encore parfois les effets de la relation transférentielle à ceux d'une suggestion. Il invoque l'hypnose comme le mécanisme social privilégié dans la relation au « meneur » (*Führer*), ce que Major appelle le « délire d'élection ».

Enfin, il faut avoir une expérience personnelle de la relation analytique pour comprendre que la relation transférentielle conserve quelque chose tant de l'hypnose que de la suggestion. Mais cela fait ricaner l'adversaire Freud-basher dès qu'on lui dit cela.

J. C. s'essaie à débrouiller l'écheveau compliqué des relations entre Janet et Freud, d'où il ressort tout de même que **la thèse d'Onfray selon quoi Freud aurait tout volé à Janet n'est pas tenable** : Charcot publie côte à côte en 1893 deux articles de Janet et de Freud « se citant mutuellement avec faveur ». L'un et l'autre se sont comparés à des directeurs de conscience [Freud pas seulement en 1895, mais bien plus tard encore, 1927, GPC 194].

Freud et Breuer (*Études sur l'hystérie*, 1895) mettent en parallèle une cure du « subtil Delbœuf », hypnotiseur et psychothérapeute original, revendiquant de soigner sans être médecin, avec la cure de Marie relatée par Janet (1889). Preuve que Freud ne plagie pas les idées de Janet sans le citer.

Malcolm Macmillan, professeur de psychologie à l'université de Melbourne, coéditeur du *Journal of the History of Neurosciences*, auteur de *Freud evaluated : The completed arc* (1997).

Titre et résumé de l'article : « Au seuil de la psychanalyse. Avant les débuts « officiels » de la psychanalyse, Freud avait élaboré une « théorie de la séduction », vite abandonnée. Pourtant, il en a conservé les pierres angulaires durant toute son œuvre. »

Ce texte écrit dans le registre d'un scientisme physiologique infatué comporte ceci de délirant qu'il découpe des morceaux de la théorie freudienne pour les réassembler en associations bizarres dans le genre des collages surréalistes de Max Ernst. La gageure étant d'obtenir que la plupart des lecteurs éprouvent le sentiment d'avoir compris pour ne pas se sentir idiots.

Ce genre de discours marqué d'une rationalité chaotique et gonflé d'une érudition arbitraire, en outre à l'enseigne d'une impropriété flagrante à l'objet dont il est réellement question, est l'une des formes de la

nouvelle barbarie scientifique en psychologie. Il en a été question ces temps derniers, dans un autre domaine scientifique, à propos des fabulations des frères Bogdanov sur la physique théorique, habiles à coller des mots et des morceaux de phrases dont l'ensemble a pu être présenté comme une vraie thèse de science. C'est devant ce genre de phénomènes que l'on se trouve ici.

Il existe un rapport entre la technique des libres associations de Freud [la libre parole reprise 11 ans plus tard à la cure d'Anna O. de Breuer] et la théorie physiologique de l'association de Meynert chez qui Freud travaille de 1883 à 1885. **Affirmation gratuite et qui reste à démontrer.**

Contrairement à ce qu'affirme l'auteur dans un passage complètement confus (16, bas 2^{ème} col.), Freud utilise bel et bien la technique de suggestion pour explorer la mémoire de ses patients, avec ou sans hypnose, et même une fois réinventée l'association libre revenue de Breuer. **Ce qui donne prétexte à Onfray par exemple qui n'y comprend rien de parler de capharnaüm thérapeutique.**

Ensuite, l'auteur compare de façon vraiment tirée par les cheveux la fameuse *équation étiologique* de Freud à la soi-disant méthode [des fameux canons de Stuart Mill] de Koch pour identifier les bacilles responsables de la tuberculose. **Des bulles de savon d'un arbitraire total.**

L'hypothèse freudienne d'une étiologie sexuelle exclusive pour les névroses actuelles - masturbation adolescente pour la neurasthénie, insatisfaction sexuelle pour la névrose d'angoisse, tout comme pour les psychonévroses (hystérie et névrose obsessionnelle) est « clairement fondée sur une erreur logique grotesque », soutient l'auteur [en substance parce que Freud n'a pas, comme Koch avec ses bacilles, prévu la contre-expérience exigée par le principe de Popper : la suppression de la cause entraîne celle de l'effet].

Les causes des psychonévroses ramèneraient Freud d'abord à « des souvenirs sexuels refoulés pendant la puberté » [Il n'a jamais dit cela sous cette forme, invoquant au contraire le mécanisme à double temps de l'après-coup], pour s'arranger ensuite à ne « retrouver que des souvenirs fragmentaires de la petite enfance », eux-mêmes liés à des scènes traumatiques de séduction. **Une vache n'y reconnaîtrait pas son veau.**

L'hypothèse et le prétendu abandon par Freud de la théorie de la séduction « ont été pleinement examinés par Allan Esterson en 2001 » [exemple typique de l'argument d'autorité comminatoire et sans preuve administré par ce style de la recherche anglo-saxonne, par ailleurs capable d'imputer de terrorisme intellectuel les défenseurs de la psychanalyse]. Cherchez la référence en question sur tout le web, vous ne la trouverez pas, sinon à l'état de trace à peu près inconsultable, ce genre d'auteur bluffe comme au poker.

Par la suite, la répression automatique de la *pulsion sexuelle perverse infantile* était un retour phylogénétique expliqué par Haeckel de la conquête de la station debout, impliquant l'éloignement de la face à l'égard des choses sales [Ce genre de texte de Freud existe à titre de suggestion, mais pas de preuve scientifique, sauf à chercher midi à quatorze heures].

Conclusion : les « trois pierres fondatrices de l'édifice freudien étaient dès l'origine constituées de granit défectueux. » Défectueux, le texte de l'auteur l'est assurément, mais pas de granit.

Andreas Mayer, Chercheur à l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences (Berlin), auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la psychanalyse. Avec Lydia Marinelli : *Rêver avec Freud. L'histoire collective de L'interprétation du rêve* (2009) ; *Situating the Unconscious from Charcot to Freud*.

Titre et résumé : « Un livre à plusieurs voix : L'interprétation du rêve. Clef de voûte de la psychanalyse, cet ouvrage décisif fut remanié plusieurs fois par Freud pour affiner ses thèses et contrer ses rivaux. Quitte à beaucoup s'éloigner de la première version (pp. 20-21).

Travail beaucoup plus intéressant, sérieux et maîtrisé que le précédent, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné l'origine scientifique remarquable de ce chercheur. Berlin a toujours été autre chose que Melbourne, depuis longtemps et nul n'y peut rien.

Bleuler et Jung sont les premiers à s'intéresser à la méthode d'autoanalyse du rêve proposée par Freud. Dès 1905, Bleuler se prête à une analyse par correspondance avec Freud. Tous trois lancent ensemble en 1909 le premier grand journal de psychanalyse : le *Jahrbuch*. Puis apparaît [en 1910] à Vienne le *Zentralblatt* rédigé par Stekel. Des querelles

ont existé entre Zurich et Vienne pour peser sur les rédactions successives de *L'Interprétation des rêves* (IR).

Par la suite, l'IR est transformée en un « livre de combat ». Freud y introduit le désir « sexuel » et le « complexe d'Œdipe » en 1909. Puis Freud y insère contre Jung un dictionnaire des symboles du rêve à signification sexuelle. Otto Rank y incorporera aussi deux contributions sur le mythe et la littérature.

L'IR est donc le produit d'une histoire collective et conflictuelle. Ce n'est qu'avec la rupture avec les suisses, consommée en 1914, que Freud présente l'IR comme l'œuvre d'un seul auteur. C'est à partir de la canonisation de l'œuvre de Freud dès 1920 qu'on cherche à effacer l'histoire compliquée et même violente du texte. Dans les GS, la version originale de l'IR et les rajouts sont séparés. Les apports de Rank sont supprimés dans la version de 1930 après la rupture avec celui-ci.

Un encart intéressant donne des précisions sur les traductions successives : Meyerson 1926 (7^{ème} édit. avec textes de Rank), Berger 1967 (*L'interprétation des rêves*, sans Rank), Laplanche 2004 (*L'interprétation du rêve*), Lefebvre 2010 (id.).

Delphine Oudiette, docteure en neurosciences sur le trouble comportemental en sommeil paradoxal, et **Isabelle Arnulf** directrice de l'unité des pathologies du sommeil à l'Hôpital de La Pitié-Salpêtrière ; auteurs de : *Comment dormons-nous ?* (2008) (pp. 22-23).

Une nouvelle science des rêves existerait depuis les années 1950 qui « remet en cause certains piliers fondamentaux de la théorie freudienne ».

Une lecture très attentive permet de constater que le résumé de la théorie freudienne par les deux auteurs n'est pas en tout point correct. Ce ne sont pas les restes diurnes qui en eux-mêmes fournissent le déguisement, mais leur transformation préalable par le travail du rêve. **La discussion est d'emblée très difficile avec des gens dont l'information est incorrecte sur les contenus qu'ils rejettent**, à moins qu'il ne s'agisse de désinformation intentionnelle plutôt que d'une carence d'information, ou alors des deux à la fois selon l'occasion.

Freud dit que le rêve est le gardien du sommeil quand il se produit. Le fait qu'il ne se produise pas dans les cas invoqués par les deux auteurs (cas de lésions vasculaires cérébrales, enfants de 8-9 ans) n'infirmes pas cette proposition. Il y a là une **faute de logique**.

Freud n'a jamais rien dit d'essentiel sur la longueur de durée objective du rêve par rapport à la durée totale du sommeil : un « feu d'artifice » n'est pas forcément une « brève réaction ». Il n'était pas en état de procéder à une telle vérification, et c'est du reste une variable non pertinente par rapport aux points fondamentaux de sa doctrine.

On voudrait bien savoir ce que signifie la « vidéo nocturne » montrant « la construction fictive d'un escalier [par] un menuisier pendant une heure de sommeil », au moins en dehors d'une véritable supercherie intellectuelle.

On peut n'être pas convaincu par le double argument que « la majorité des rêves sont désagréables », que « les rêves comme réalisation de désir ne constituent qu'un sous-ensemble des rêves possibles » [opinion (in)falsifiable ?], argument opposé par les auteurs à la thèse freudienne du rêve comme accomplissement de désir. Freud répondait que, parmi les rêves désagréables, les rêves d'angoisse sont des tentatives de réalisation de désir en l'absence de la censure, que ceux de crainte satisfont le masochisme du moi, ceux de punition le sadisme du surmoi, et que ceux de névrose traumatique et de certains souvenirs pénibles d'enfance satisfont à la compulsion de répétition au-delà du principe de plaisir. Ce qui est rapporté de façon incomplète par la critique superficielle des auteurs. Ces propositions ne sont certes pas « falsifiables », mais pas plus que beaucoup d'autres propositions cohérentes et probables en sciences humaines.

C'est une opinion (doxa) tout aussi subjective et arbitraire de soutenir que les rêves ne sont pas « si inintelligibles, sont en fait des expériences crédibles de la vie de tous les jours », de même que « les émotions sont parfaitement congruentes avec le contenu manifeste du rêve », le tout selon de soi-disant enquêtes non référées ni créditées autrement que sous forme d'argument d'autorité (Snyder 1960 ?, « laboratoires du sommeil »). Selon Harvard, les rêves érotiques sont explicites ne ressemblant en rien à des rébus [opinion (in)falsifiable ?]. Du reste, ce caractère soi-disant quotidien et banal du contenu du rêve semble bien

contredire le fait qu'ils soient presque tous de contenu désagréable. Les adversaires de Freud n'en sont jamais à une contradiction près.

Enfin, on objecte que les hypothèses freudiennes ne sont pas testables par des preuves expérimentales, mais la plupart des grandes hypothèses astronomiques actuelles non plus, ni la plupart des conclusions en histoire, ni en sociologie, ni en économie, sciences contre lesquelles nul ne songerait à brandir le fameux et sacrosaint principe de Popper, et où il est admis que la conjecture conserve une large place.

L'argument que la neurobiologie affaiblit la perspective psychologique, au prétexte qu'elle y produit des explications plus simples, justement ne vaut rien en un champ scientifique qui reste le plus difficile de tous. L'oubli des rêves au réveil, la « diminution des capacités cognitives » (?) qu'ils présentent, leur bizarrerie occasionnelle pourraient s'expliquer en langage (justement purement verbal) d'activations-inactivations de réseaux cérébraux [cautionné par de dénommés Gerald Vogel ? et Sophie Schwartz ?, invoquant sur un tel sujet la vertu dormitive de l'opium].

Que « la théorie freudienne trouve peu d'écho au sein de la communauté scientifique » est une variété d'argument qui prêterait encore bien davantage à rire, en un champ où le mythe de ladite communauté s'est en plus d'une occasion révélé aussi peu fiable que la communication dans la tour de Babel, telle que celle-ci nous est rapportée de façon la plus vérace par la littérature la plus crédible.

Sylvie Chaperon, Maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le-Mirail, a écrit *Les origines de la sexologie 1850-1900* (2007).

Titre et résumé: « Freud et la sexologie de son temps. Aberrations sexuelles, sexualité infantile, puberté : par leurs sujets, les *Trois essais sur la sexualité*, publiés en 1905, sont considérés aujourd'hui comme profondément novateurs. Mais qu'en est-il de la sexologie de l'époque, et de son influence exacte sur Freud ? »

À de rares exceptions près (Lantéri-Laura, Sulloway), la sexologie a été l'objet des études gays et lesbiennes et non de l'histoire des sciences. Par ailleurs, le lien entre sexualité et folie, sexualité et maladie, existe depuis longtemps.

Les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* font apparaître Freud comme un scientifique ancré dans son époque, « loin des légendes dorée ou noire ». Le premier essai survole toute la littérature sexologique des années 1880 à 1890, allemande et autrichienne (Ulrichs, Krafft-Ebing, Moll, Moebius, Schrenk-Notzing, Löwenfeld, Bloch, Hirschfeld), française (Chevalier, Gley, Binet, Féré), anglaise (Ellis). Sous leur patronage, Freud discute les questions de l'inné et de l'acquis, de la bisexualité, du fétichisme, prend une distance relative vis-à-vis de la théorie de la dégénérescence, relativise le fossé entre pathologie et normalité, inscrit la vie dans un schéma évolutionniste haeckélien, utilise la plupart des notions rassemblées par Krafft-Ebing (libido, pulsion sexuelle, zone érogène, taxinomie et étiologie des perversions reprise et légèrement modifiée par Freud), reprend et transforme de Moll la notion de pulsion partielle.

La thèse d'Onfray selon quoi Freud vole ses emprunts sans jamais les citer s'avère ici d'une partialité inqualifiable.

La notion de sexualité infantile est connue avant Freud, ce que certes il minimise [E] : tout en citant beaucoup d'auteurs en psychologie de l'enfant], imposée par des centaines d'observations de jeunes pervers adonnés à la masturbation [Wallon : annexes de *L'Enfant turbulent*], postulant une dimension innée et inconsciente dans le cadre de la théorie régnante de la dégénérescence.

Binet propose une théorie associative du « fétichisme amoureux » approuvée par les français Féré et Roux, l'allemand Schrenck-Notzing, Moll, l'anglais Ellis. On sait déjà à l'époque que les tendances infantiles sexuelles font partie du développement normal. Freud s'inspire de tout cela, tout en produisant aussi du neuf : variabilité éventuelle des zones érogènes, étayage de la sexualité sur les fonctions corporelles.

Dans le troisième essai, Freud reprend à Krafft-Ebing et aux médecins français l'idée du transfert de l'excitabilité clitoridienne de la femme, encore niée au XVIIIe siècle. En revanche l'idée d'une libido de « nature masculine » est plus neuve. L'auteur dit qu'« en 1905 le complexe d'Œdipe [pourtant découvert le 15/11/1897] n'est pas encore formalisé ».

En 1905, Freud produit une synthèse et une réorganisation de connaissances qui sera encore remaniée et jouera un rôle important dans la sexologie de l'entre-deux-guerres.

Cet article attentif, novateur et remarquable fait bien comprendre que Freud se réfère à un passé explicite comme implicite tout en innovant aussi, ce que le modèle onfrayen du Freud plagiaire-menteur-voleur-imposteur se refuse à entendre par ignorance autant que par passion de nuire, comme le souligne Gérard Huber (*Anti-Onfray 2*).

Dominique Bourdin, docteur en psychopathologie fondamentale et psychanalyse, professeure de psychologie clinique à l'Institut catholique de Paris.

Titre et résumé : « Le complexe d'Édipe. Amour pour la mère, haine pour le père : ces fantasmes, selon Freud, sont au cœur du développement de l'enfant et universels. Une théorie dont l'élaboration fut difficile » : 1897, 1909, 1913, 1918, 1923, 1924.

La crise œdipienne ou « névrose infantile » : un ressort capital de l'histoire humaine.

Dans la lettre du 15/10/1897, Freud écrit que **ce qu'il vient de découvrir en lui-même lui permet de ce fait même de comprendre la signification humaine universelle que le mythe d'Édipe Roi avait déjà pour l'ensemble de la culture grecque**. Au lieu du stupide scénario onfrayen d'un tropisme incestueux généralisé de façon illégitime à l'ensemble humain avec la complicité d'une clique de compères.

Encart de Nicolas Journet : Pour Malinowski (1916, 1923, 1926), le complexe nucléaire aux Îles Trobriand se rapporte à la sœur et à l'oncle maternel. Ce sont Jones (1924-1929) et Róheim qui lui apporteront la réplique. Selon eux, l'organisation matrilineaire trobriandaise atteste d'un refoulement encore plus profond du drame œdipien.

L'anthropologue Bernard Pulman (2002) a reproché à Malinowski sa naïveté. Depuis 1930, et avec la tradition des Reik, Bettelheim, et Devereux, la concurrence n'existe plus entre psychanalyse et ethnologie pour la maîtrise d'une théorie générale de la culture. Leur dialogue est limité. Les anthropologues ne cherchent plus à imposer un modèle alter-

natif au schéma œdipien. Celui-ci reste un modèle bon à penser, non un universel familial concret.

Roger Perron, psychanalyste et directeur de recherche honoraire au CNRS, auteur avec Michèle Perron-Borelli du *Complexe d'Œdipe* (2005).

Titre et résumé : « Œdipe n'est pas mort. Un siècle après sa théorisation, le complexe d'Œdipe provoque toujours des débats entre psychanalystes. Car si Freud a posé les jalons de cette théorie, il en a laissé de nombreux aspects en suspens. »

L'Œdipe pose beaucoup de questions qui restent très vivantes. « On peut continuer à affirmer son universalité ».

Les cas « limites » posent la question d'une organisation œdipienne fragile.

La psychanalyse n'a jamais cessé de remettre en cause la contingence de ses élaborations, [**évidence qui rend en soi absurde la doctrine onfrayenne d'une psychanalyse comme production du corps de Freud, corpus Freudi**, CI 52, AO1 44]. Le cœur même de l'Œdipe reste le conflit entre le désir et l'interdit, dans le contexte des rapports entre mythes collectifs et mythes individuels.

Jean-François Dortier : « L'histoire mouvementée de l'inconscient » (pp. 32-35).

L'auteur voit trois chemins de l'inconscient, philosophique (Schelling), neurophysiologique ou cérébral (Jackson), psychiatrique (magnétisme). Les inventeurs proches de Freud sont Lipps (1883), Janet (subconscient), Bleuler (psychologie des profondeurs).

Serge Moscovici : la psychanalyse est devenue une idée très populaire dans les années 1950.

Jung connaît après la Deuxième Guerre mondiale un succès important aux USA à jeu égal avec Freud.

Au fil du temps la notion d'inconscient subit une « désérotisation », une « déssexualisation » (Green 1996).

1987 : article de Kihlstrom sur « l'inconscient cognitif ». Pierre Buser pense, de façon plus positive que Naccache, qu'il n'est pas impossible d'établir **des ponts** entre ce nouvel inconscient avec l'inconscient freudien (2005). **J.-F. Dortier semble être un auteur spontanément plus ouvert que J.-F. Marmion.** Plus loin, il suggère la voie moderniste d'un pont entre psychanalyse et neurosciences, alors que son confrère avec son « juste milieu », loin de penser à une telle synthèse, semble plutôt rouler dans le camp de l'anti-psychanalyse. Au moins est-ce l'impression personnelle qu'il me donne et que je prends le droit (d'inventaire, moi aussi) d'exprimer.

La notion d'inconscient a pris en deux siècles un caractère protéiforme (Freud, Jung, Lacan, Bion, cognitivisme), et son histoire est loin d'être terminée.

Daniel Widlöcher, ancien chef du département de psychiatrie de la Pitié-Salpêtrière et ancien président de l'Association psychanalytique internationale, a écrit : *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste* (2010), et *Les psychanalystes savent-ils débattre ?* (2008).

Titre et résumé : « Pourquoi le divan ? Sigmund Freud a voulu instaurer un cadre très rigoureux : le divan et l'analyste silencieux. Mais en un siècle, de nombreuses variantes sont apparues. »

Sur le divan, le sujet est isolé du monde à la manière dont il pourrait le percevoir au moment de s'endormir et d'entrer dans le monde du rêve [**La méthode associative a conservé d'une certaine manière l'hypnose et la suggestion, la suggestion hypnotique**].

Il existe depuis le début [une forme de **contradiction**] entre le maintien des principes et les nécessités d'assouplir la technique.

La cure-type - surtout appliquée aux analyses personnelles des futurs psychanalystes -, est opposée tantôt aux psychothérapies, tantôt à la psychothérapie d'inspiration analytique. Mais certains analystes entendent aussi user du cadre comme ils l'entendent. En fait, « **dans ce domaine, l'extrême complexité des variables à prendre en compte, tant dans le champ psychopathologique que dans le champ technique, rend impossibles des études probantes.** On retrouve les difficultés que l'on connaît dans d'autres domaines, comme celui des sciences économiques

[proposition que refusent d'envisager et sont incapables de prendre en compte les adversaires neuroscientistes de la psychanalyse].

Plus récemment, on a vu les thérapies par téléphone ou par skype.

Il y a lieu de distinguer entre le psychanalytique (connaissance) et le psychothérapeutique (soin), qui reste bien « analytique ». Le travail de compensée s'accompagne de patience et de constance, de souplesse et d'initiative. La réaction thérapeutique négative relève de l'ensemble des « effets d'impasse ».

Mikkel Borch-Jacobsen, professeur de littérature comparée à l'université de Washington, auteur de *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire* (1995) ; avec Sonu Shamdasani : *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse* (2006) ; coauteur du *Livre noir de la psychanalyse* (2004, 2010).

Titre et résumé : « Qui étaient les patients de Freud ? La rencontre avec ses patients a sans doute nourri les réflexions théoriques de Sigmund Freud. Mais la cure a-t-elle amélioré leur état ? De nombreux documents historiques permettent aujourd'hui de retracer leur parcours. Portraits de quelques-uns d'entre eux » (pp. 40-43).

Nous ne savons pas si le résumé qui suit le titre « Qui étaient les patients de Freud » est ou non de la main de Mikkel Borch-Jacobsen. En tout cas, on peut penser qu'il le couvre de son adhésion. Mais alors il faut savoir : **Freud aurait tout de même rencontré des patients, alors que le jusqu'aboutisme délirant de l'argumentation d'un Onfray va jusqu'à soutenir au contraire** que Freud ne dispose d'aucune observation clinique, et qu'il a même construit toute la psychanalyse en lisant dans sa bibliothèque des traités de sorcellerie, **ce qui ne l'empêche pas de se contredire gravement un peu plus loin** à soutenir que Freud s'est enrichi en soutirant des sommes énormes par exemple à l'Homme aux Loups ou à sa nouvelle découverte Anna G... Nous sommes dès longtemps habitués à ce véritable crépitement des contradictions claquant comme de pétards partout entre les pieds des Freud-killers.

J'ai parlé ailleurs de Mikkel Borch-Jacobsen en des termes sur lesquels je ne souhaite pas revenir, et auxquels je renvoie le lecteur intéressé par cette question (*Anti-Onfray 1*, 163-164 ; *Anti-Onfray 2*, 71, 75,

104, 123, 132, 145, 153, 157, 186, 250, 252, 312, 317, 320 ; *Anti-Onfray 3*, 142-143, 179, 252, 283-284, 287, 292-297, 342-347). J'ai décrit quelque peu en détail la manière absolument cavalière avec laquelle M. B.-J. traite du cas d'Anna O., jusqu'à faire croire à Onfray qu'Anna O. est une patiente du « tandem Breuer-Freud », et même aux journalistes de l'entourage d'Onfray - ce que celui-ci couvre alors de son autorité - que la malheureuse Anna O. avait été une patiente de Freud tout seul martyrisée par celui-ci (Émilie Lanez dans *Le Point* du 15/3/2010). **On est en plein dans le registre Botul**, ces fantoches étant à l'occasion présentés par FOG le bien nommé comme des autorités scientifiques. (AO2, 74-75, 110-111, 164). Certes le tir est corrigé ici. Quitte à invoquer le droit d'inventaire contre les thuriféraires de Freud, qu'il soit permis à ceux-ci en retour de l'invoquer contre ses adversaires pour dire que leur compétence scientifique n'est pas recevable, en tout cas à mes yeux.

Sans aucun ordre historique rigoureux, symptôme étonnant et suffisant pour évaluer la fiabilité scientifique de quelqu'un qui se et que l'on propose comme un historien sérieux, nous sont présentés Anna O. (*Études sur l'hystérie*, EH 1880-1882), Emmy von N. (EH 1889), Petit Hans (*Cinq psychanalyses*, CP 1909), Dora (CP 1905), L'Homme aux rats (CP 1909), L'Homme aux loups (CP 1918), Cécilie M. (1887-1893), A.B. (1925), Pauline Theiler Silberstein (1891).

M. B.-J. met en jeu une érudition d'apparence minutieuse pour démontrer surtout qu'aucun(e) patient(e) de Freud n'a jamais pu, n'aurait jamais pu être guéri(e). Piste reprise à la trace par Onfray, et sans cesse « renforcée » par la découverte de « cas nouveaux » depuis le *Crépuscule* bien nommé.

Que la « guérison » en matière de mal-être psychique puisse faire l'objet d'une évaluation dans le cadre d'une logique du tout vrai/tout faux, en termes de oui/non, est en soi et pour un connaisseur compétent en ce domaine une énorme sottise, qui n'en est pas moins admise comme une évidence quasi-perceptive par les Freud-killers. Ceux-ci s'identifient avec passion à la logique de l'employeur et de l'assureur made in US, qui veulent savoir si tel(le) empêché(r)(se) de danser en rond est guéri(e) oui ou non, mais surtout pas entre les deux.

Des évidences sont triviales pour ceux qui connaissent le domaine de la psychologie clinique appliquée. Un patient peut se sentir mieux après plusieurs années d'analyse, sans pour autant se sentir tout à fait

bien, ce à quoi il ne parviendra peut-être jamais. Mais ce mieux, sans être tout à fait bien, est bien mieux que rien. Par ailleurs, de tels patients ne parleront pas toujours volontiers de leur analyse, et s'ils en parlent, ce sera souvent pour ne pas dire du bien de leur analyste, et encore moins leur entourage, ce qui ne signifie surtout pas que le travail analytique a été nul. Quant à dire **que les autres thérapies alternatives ont prouvé leur efficacité supérieure, alors il y a là de quoi rire**, surtout depuis que le fameux rapport Inserm-Kouchner de 2004 qui espérait le démontrer a dû être jeté à la poubelle.

Par ailleurs, l'évidence obvie côtoie ici la difficulté profonde, ce qui est classique en un tel domaine. La définition de l'état normal opposé à l'état pathologique, corrélatrice de celle de l'état de santé par rapport à celui de maladie, la différenciation de telles évaluations dans les domaines somatique et psychologique, la question enfin en ces deux domaines de leurs appréciations en termes polaires de tout ou rien ou seulement de degrés, ces questions font l'objet de considérations classiques tout autant que difficiles en méthodologie de la psychologie clinique, invoquant des auteurs tels Canguilhem et Bergeret surtout (1972, 1974). Sans parler du fait que le paradigme de la différence de degré entre normal et pathologique, repris de Freud à toute une longue tradition remontant à Pinel relativise complètement les notions corrélées de santé et de maladie.

Et qui ne se rend compte que cette obsession de savoir si quelqu'un est encore malade ou bien parfaitement guéri, ou si quelqu'un de disparu voici un siècle aurait bien pu n'être pas vraiment guéri, au lieu de prétendre qu'il n'ait plus été malade, qui ne voit que cette idée fixe est le symptôme d'une vraie maladie, à cerner comme la névrose obsessionnelle peut-être, à moins qu'il s'agisse encore de la bêtise, dont on sait qu'elle est elle inguérissable ?

Tout est insinuant, purement suppositif et fielleux dans la rhétorique à la Trissotin de M. B.- J. : en voici un exemple parmi dix autres dans les 4 pages généreusement accordées à ce souffleur de feu déguisé en costume de procureur général. « Ce n'est que vers la fin des années 1880, soit six ou sept ans après la fin du traitement de Breuer, qu'Anna O. commence à se rétablir [Mais **Freud aurait été un menteur** d'avoir prétendu qu'il y ait eu le moindre succès], sans que cette guérison ait manifestement à voir avec la *talking cure* » [Mais **justement qu'en sait-il** M. B.- J. ? Sa compétence apparemment nulle en ce domaine, à base de

micro-érudition purement livresque, lui permet-elle une telle affirmation ?].

George Makari, directeur de l'Institut Cornell, professeur de psychiatrie au Weill Medical College et à l'université de Rockefeller, membre du corps professoral du Centre psychanalytique de l'université de Columbia, auteur de *Revolution in Mind : The creation of psychoanalysis* (2008).

Titre et résumé : « Vers un mouvement international. En une dizaine d'années, Freud passa d'une poignée de partisans viennois à une organisation internationale. Avec un effet pervers de ce succès : le risque d'un éparpillement théorique » (pp. 44-45).

Je n'ai rien a priori contre les professeurs étatsuniens. Hier soir 25 décembre avait lieu sur la chaîne Arte une émission très intéressante sur « Paris, les années lumineuses » où l'éclat de la ville lumière entre 1905 et 1930 nous était expliqué par deux péroreurs venus des deux plus grandes universités anglo-saxonnes in the world (itw). Alors Makari se trompe tout de même un peu : la première société du mercredi compte 4 personnes seulement en 1902, mais elle s'agrandit tout de même rapidement par la suite. Jones a marqué la fin de l'isolement complet de Freud à partir de 1901, et Freud n'est plus un inconnu complet en 1902 : il est cité en France par Bergson et Hartenberg, au Japon par le médecin Ogai Mori, et en Suisse par Jung (Douville 2009).

On nous dit que Freud devient rapidement une « vedette de l'intelligentsia viennoise. La publication des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* fit de Freud un héros de la scène des cafés viennois. »

L'auteur marque bien que la diversification du freudisme est due d'abord à un mouvement de prosélytisme vigoureux autant que spontané, plus contrôlé seulement à partir de 1910. L'idée d'un comité secret (1913) n'est pas venue de Freud, mais elle est d'abord due au britannique Jones (Freud a alors 67 ans). La thèse d'une expansion de la psychanalyste due au complot d'une petite église de cabalistes décidés est **l'une des fables malodorantes autant qu'absurdes inventées par Onfray**. La simple consultation du livre d'O. Douville entre les années 1902 et 1913 (pp. 19-57 !) en fournit la réfutation évidente. C'est **le menteur qui accuse Freud d'être « un menteur »**, selon le mécanisme sans surprise et archiclassique de la projection propre au discours paranoïaque.

D'ailleurs, ce que nous rapporte Makari ne s'accorde pas en tout point avec ce que nous dit Jones, à savoir que les *Trois essais* ont certes rompu le silence autour de Freud, mais en soulevant « une franche opposition, la plus vive réprobation » (2, 117, 305), et en se vendant mal plutôt qu'en lui attirant le succès d'une vedette, **ce qui paraît bien être un film américain** à tendance happy end.

Magali Molinié présente un article avec pour titre et résumé : « Points de repère. Les premiers disciples. Après avoir élaboré dans les premières années du XXe siècle les fondements de la psychanalyse et tout en poursuivant ses recherches, Freud va se lancer dans une nouvelle aventure : celle de la construction institutionnelle de son mouvement et de son rayonnement international. Quelques hommes, qu'ils soient restés disciples ou qu'ils soient devenus dissidents, l'y aideront grandement » (pp. 46-47).

On nous présente de brèves notices biographiques relatives à Alfred Adler, Karl Abraham, Sándor Ferenczi, Ernest Jones, rien que l'on ne sache déjà.

Jean-François Dortier [ou alors Magali Molinié ?] présente un article avec résumé sur « Carl Gustav Jung : entre dissidence et fondation. Même au cours de sa période proprement psychanalytique, entre 1909 et 1913, Jung n'a jamais totalement adhéré aux vues de Freud, malgré l'intensité des échanges qui s'étaient noués entre les deux hommes. Au cours des années 1920, il développera son propre système théorico-clinique, qu'il nommera psychologie analytique » (pp. 48-49).

On nous expose des choses connues : les deux types introversion et extraversion, les quatre fonctions d'orientation du conscient : sensation, pensée, sentiment, intuition. La persona et l'ombre, respectivement la figure sociale et la partie cachée de la personnalité, puis l'inconscient personnel branché sur un inconscient collectif. Le soi associé à l'archétype du mandala. Une psychologie des peuples où le l'inconscient aryen serait représenté comme ayant un potentiel supérieur à l'inconscient juif. Thème anti-judaïque qui rejoindrait des idées que nous avons déjà ailleurs stigmatisées à propos d'un auteur aujourd'hui très fêté, et que nous ne nommerons pas

Jung aurait encore un écho important dans le monde anglo-saxon et sud-américain.

Anne Millet, psychanalyste et psychologue clinicienne, auteur de *Psychanalystes, qu'avons-nous fait de la psychanalyse ?* (2010).

Titre et résumé : « L'analyse, pour comprendre ou pour soigner ? Comment procéder pour mieux soigner le patient ? Les psychanalystes se sont toujours déchirés quant à l'efficacité de l'analyse comme psychothérapie » (pp. 50-51).

Les psychanalystes se sont souvent montrés dogmatiques, aliénés à leurs théories figés dans leur posture [Parlons du dogmatisme d'un scientisme primitif, de la déontologie opportuniste et de la faiblesse théorique insigne de leurs adversaires. **L'auteur cède ici à tort au mécanisme l'identification à l'agresseur**]. L'histoire montrerait que c'est autour de leur pratique, (davantage que de leurs théories [**Cela ne paraît pas si convaincant**]) qu'ils se sont déchirés de la façon la plus meurtrière.

« Pour Freud la théorie d'abord : si la cure constitue bel et bien un formidable laboratoire pour la connaissance, elle se révèle peut-être plus limitée pour limiter pour soigner » [L'histoire de l'étudiant Bruno Goetz - *Anti-Onfray 3*, pp. 256-257 -, montre à elle seule que, **contrairement à ce qu'il disait de lui-même, Freud était un remarquable clinicien. On verra bien ce que feront les TCC avec la population croissante - la moitié au moins des consultants - des états limites, normopathies, psychoses blanches, personnalités as if, faux self, et autres inanalysables, dénommés aujourd'hui autrement sans que cela change rien à leur carapace quasi-incurable, comme l'ont théorisé depuis longtemps Anzieu et Green, Jalley, PPAF 2006**].

Freud organise en 1922, à l'occasion du Congrès de Berlin, un concours doté de prix sur la technique où Ferenczi et Rank préconisent une implication plus grande, moins intellectuelle, du thérapeute, et une place accrue de l'affect au sein de la cure. Freud accepte d'abord ces suggestions puis se récusé. « À travers l'ambivalence de Freud, ce sont deux visions de l'analyse qui se voient mises en jeu d'un côté, celle pure et idéale de la cure, de l'autre celle de l'analyse pensée dans sa visée curative, tournée vers la modification psychique, et supposant que soit ré-

introduite une part de suggestion. » Ce choix de l'époque n'aurait pas été sans conséquence sur la crise actuelle de la psychanalyse.

L'hagiographe et thuriféraire Jones, doublé d'un menteur, ainsi que le qualifient rituellement les Freud-killers, curieusement n'évoque pas cette péripétie plutôt pittoresque. **Voilà un « mensonge » de plus pour leur collection déjà longue des tromperies de la cabale viennoise.**

Hervé Guillemain, maître de conférences en histoire à l'université du Maine, auteur de *La méthode Coué, Histoire d'une pratique de guérison au XXe siècle* (2010).

Titre et résumé : « Psychanalyse et méthode Coué. Après la Première Guerre mondiale, la méthode Coué constitue la thérapie à la mode en Occident. Au point que la psychanalyse aura du mal à s'en démarquer » (pp. 52-53).

Le pharmacien Coué et ses disciples se présentent comme les tenants d'une « nouvelle école de Nancy », dans la tradition de la méthode d'autosuggestion inaugurée par Bernheim. Mais leur méthode retrouve aussi en deçà l'ancien courant du magnétisme puis de l'hypnose. La méthode Coué s'épanouit sur le même terrain que la psychanalyse. Des synthèses entre elles sont tentées en Italie, Grande-Bretagne, Allemagne et Suisse. Ce terrain est en grande partie celui de la *mind cure*, de l'évangélisme protestant et des thérapies holistiques naturelles.

Freud, Jones et Abraham connaissent Coué. Freud reste plus indulgent que les deux autres qui le combattent. L'inconscient de Coué ne connaît ni le langage, ni la sexualité ni l'introspection : « Pas trop de détail, je vous en prie... », disait-il aux consultants. La méthode de Coué s'évapore après son décès en 1926. Il a existé à cette époque des manuels de développement personnel américains, des disques d'autosuggestion, et les débuts d'une forme de thérapie comportementale. Après les années 1930, un couéisme politique sera apprécié des anciens combattants et du conservatisme nationaliste.

La méthode Coué revient de l'étranger en France dans les années 20 identifiée comme une pratique protestante. D'un autre côté, il est tout aussi clair que la psychanalyse, au sortir de la Grande Guerre, est perçue comme scandale pansexualiste, science allemande et juive. Couéistes et

pionniers de l'analyse française peuvent à l'occasion se retrouver dans la société de théosophie, condamnée par Rome. Puis, l'intérêt catholique pour la psychanalyse apparaît chez Jacques Maritain, Jean Vinchon, Édouard Pichon, les *Études carmélitaines*, favorisant une certaine diffusion de la psychanalyse après 1930.

Voilà encore **de la nouvelle pâture** pour les Freud-killers (Freud complice de la méthode Coué...), car évidemment cet épisode nous avait été cauteleusement dissimulé par Jones le menteur.

Jean-François Dortier présente un article sur « Les ramifications américaines. Contre toute attente, l'Amérique est devenue très tôt la terre d'élection de la psychanalyse. L'engouement pour le freudisme y a été plus fort qu'ailleurs. Les psychanalystes de renom y ont apporté trois contributions majeures : l'*égopsychologie*, les relations d'objet et la *self psychology* », pp. 54-55.

Horney, Hartman, Fromm, Sullivan, Róheim, Kohut, Erickson, Bettelheim sont tous des émigrés juifs d'Allemagne, sauf Sullivan ; Klein et Balint eux en Angleterre, qui eurent par ailleurs une influence très forte aux US.

La vision américaine de la psychanalyse était beaucoup plus pragmatique et moins théoricienne qu'en Europe, plus intégrable par la psychiatrie comme thérapie parmi d'autres, suscitant un débat théorique moins violent.

La psychanalyse va connaître un extraordinaire engouement aux US à partir de 1940, puis une vulgarisation encore accrue dès 1950. La puissante *American Psychoanalytic Association* préservera son hégémonie de toute espèce de scission.

Évoquée déjà par Freud, la notion de relation d'objet a surtout été développée par Mélanie Klein et Donald Winnicott dans le cadre des relations mère/enfant, tendant à devenir un genre recouvrant diverses catégories mentales plutôt que des réalités empiriques (bons/mauvais objets, etc.). Aux US, depuis Kernberg, elle a surtout servi à penser les personnalités borderline, schizoïdes, les désordres narcissiques, [**brief tout l'entre-deux entre névroses et psychoses**].

L'*egopsychology*, créée par Heinz Hartmann (1930), centrée sur le problème de l'adaptation, dépendante du modèle annafreudien des mécanismes de défense du moi, tend à laisser dans l'ombre la question de l'inconscient. **[Ce versant de pensée, refusé par Lacan, n'en existe pas moins incontestablement dans certains textes de Freud, comme beaucoup d'autres choses négligées par ses diverses lignées de successeurs français comme anglo-américains].**

La *self psychology*, inventée par Kohut (1971, bien que la notion de **Self, Selbst, se trouve à l'occasion chez Freud, par exemple dans Schreber**), décrit la personnalité narcissique, hédoniste, exhibitionniste du *tragic man* des années 70 (vs le *guilty man* victorien).

Cette personnalité borderline est interprétée en termes de troubles d'adaptation du moi comme de relations perturbées avec la mère au cours de la petite enfance [préœdipienne] (Klein, Winnicott, Spitz, Bettelheim, Kohut) **[Sans oublier non plus Bion même s'il est plus intéressé par le noyau, la dépression, psychotiques que borderline].**

L'échec thérapeutique de la psychanalyse **[d'ailleurs prévu par Freud (1932, 1937) dans les registres non névrotiques, en particulier celui croissant dans la population des personnalités intermédiaires ; voir André Green : *Le travail du négatif*, 1993]** conduit à l'écartier de plus en plus des centres psychiatriques à partir de 1960 **[alors que c'est encore sa phase d'expansion croissante en France jusqu'au décès de Lacan en 1980, compte tenu tout de même d'une forte résistance intra-universitaire qui aura été une constante française].**

Contribuent également à ce déclin, à partir de 1960, le développement des thérapies « brèves » et « éclectiques » menées par les « psychotherapists » (psychologues cliniciens), celui du mouvement féministe antimachiste, comme aussi du positivisme logique (Nagel, et autres Grunbaum...). Le succès comme son revirement auront été rapides **[même si Freud continue à être considéré aux US comme un pionnier respectable au plan théorique, sauf dans le cercle très limité des Freud-killers, contrairement à la diabolisation qui se développe à présent en France, voir *Anti-Onfray 2*, Introduction].**

Alain de Mijolla, psychanalyste, président et fondateur de l'Association internationale d'histoire de la psychanalyse, a notamment dirigé le

Dictionnaire international de la psychanalyse (Hachette, 2005) et publié *Freud et la France, 1885-1945* (PUF, 2010).

Titre et résumé : « France : une diffusion tardive. Des traductions tardives, des psychologues sceptiques, une pluie d'insultes..., la France a mis un demi-siècle à accueillir la psychanalyse [J'ai parlé ailleurs à plusieurs reprises des tempéraments qu'il convenait d'apporter à cette doctrine à mon avis trop monolithique : WP, GP1, GP2, AO2]. Avant un âge d'or autour de Jacques Lacan. » (p. 56-57).

Une France « réticente » : les *Études sur l'hystérie*, soutient l'auteur, resteront pendant 25 ans le seul ouvrage que connaissent les Français et auquel ils se réfèrent pour le critiquer [**Problème ? Au moins ceux qui lisent l'allemand** car l'ouvrage ne sera traduit en français qu'en 1956. J'ai démontré depuis longtemps (WLFP 1981) que **Wallon dès 1920 connaît déjà assez bien une partie déjà consistante de l'œuvre de Freud, par exemple les *Trois essais***].

Laborieuse diffusion des idées freudiennes : Freud est accusé d'avoir traduit en termes psychanalytiques les notions exprimées par Janet, ce qui est faux car celui-ci refuse l'idée d'une origine sexuelle défendue par Freud.

Les *Cinq leçons sur la psychanalyse* sont le premier ouvrage à être traduit en français en 1920 [Claparède et Le Lay]. René Laforgue est l'un des premiers psychiatres français à s'intéresser à la psychanalyse.

Freud écrit lui-même en 1925 que « l'intérêt porté à la psychanalyse est parti en France des hommes de lettres. » Un premier contact personnel s'établit entre Romain Rolland et Freud en 1926 [**Freud ignore** la vingtaine d'articles francophones parus avant 1920 et surtout déjà avant 1914, de même que l'intérêt dès 1920 de psychologues comme Wallon et Piaget. J'ai abondamment parlé de cela depuis 30 ans, 1981].

Citation de Paul Hartenberg [du reste cité ailleurs comme le **créateur d'une évanescence revue de psychologie clinique**] : « Le freudisme, s'infiltrant dans l'opinion publique, est un agent d'obscénité et de démoralisation. » [Outre le pansexualisme, **on reproche aussi très tôt à Freud son pessimisme, ceci en pleine Guerre de 1914-1918, ce qui montre à quel**

point Onfray qui fait la même chose roule dans des ornières vraiment usées].

Les rôles sont connus de Sokolnicka, des surréalistes, de Marie Bonaparte, en analyse avec Freud à partir de 1925, et à l'origine de la fondation de la Société psychanalytique de Paris en 1926, puis en 1927 de la *Revue française de psychanalyse*.

L'engouement public : plutôt Lacan que Freud. Sacha Nacht crée l'Institut de psychanalyse. Scission de 1953 : Lagache, Favez-Boutonier, Dolto-Marette.

Lacan apparaît, grâce à son amitié avec Madeleine Chapsal, en première page de *L'Express* le 30/5/1957. Début d'une certaine désaffection à partir de son décès le 9/9/1981. Depuis les attaques ont continué à « rivaliser dans une certaine bassesse » [**Elles se sont faites pourtant moins vives, progressivement plus modérées, dans le camp même de la psychanalyse. Mais elles arrivent redoublées du dehors**].

La psychanalyse victime d'antisémitisme ? Depuis les débuts de son introduction en France, la psychanalyse et les psychanalystes comme Freud, ont été accusés de mensonge et d'abus de pouvoir. Citations d'Yves Delage (1916), de Paul Hartenberg (1923), de Léon Daudet dans *L'Action Française* (1926). On connaît le texte de Freud à ce sujet dans la *Revue juive* (1925).

Rémy Amouroux, Maître de conférences à l'Université de Bretagne Occidentale, parle de « Marie Bonaparte, une princesse psychanalyste » (p. 58).

D'une vie amoureuse tumultueuse - notamment amante d'Aristide Briand -, elle avait reçu le sobriquet de « Freud m'a dit ». Elle ne fut pas toujours une disciple si fidèle : préoccupée de chirurgie sexuelle et d'endocrinologie, elle avait inventé la hantise phylogénétique du « complexe de perforation » chez les vierges. Très influencée par la mentalité « réactionnaire » (?) de Gustave Le Bon (1841-1931) [**Mais Freud en parle aussi beaucoup** dans le texte de 1920 sur *La psychologie collective* de manière très positive et en termes qui ne le font pas apparaître sous un tel jour], soi-disant marquée par le « primat du biologique » (?) : « chaque peuple posséderait une constitution mentale aussi fixe que ses caractères anatomo-

miques » [Vieille querelle idéologique des années 70 plutôt lassante et dont aucun camp n'est jamais sorti victorieux : nature contre culture, *nature vs nurture*, alors que les deux thèses opposées sont probablement vraies, comme souvent dans de tels cas d'oppositions dialectiques].

Emmanuelle Garcia présente pages 60-61 un double tableau des « points de repère : La psychanalyse en France. Des groupes, des idées, des publications. **La psychanalyse est une véritable nébuleuse [évidence qui rend absurde la thèse onfrayenne comme « production du corps » de Freud, corpus freudi, CI 52, AO1 44]**, rassemblant sous des dénominations et des positionnements théoriques particuliers un grand nombre de sensibilités. »

De telles présentations synoptiques des courants et tendances de la psychanalyse ont été publiés souvent, et on n'y reviendra pas, celui qui est présenté ici étant plutôt moins bien fait que d'autres antérieurs. Des cartouches sur l'enseignement de la psychanalyse, la formation du psychanalyste, variétés de freudiens n'apprennent rien que l'on ne sache déjà.

Françoise Champion, sociologue, chargée de recherche au Cesa-mes (Centre de recherches psychotropes, santé mentale, société, CNRS/ Inserm/Paris-V) a dirigé *Psychothérapie et société* (Colin, 2008).

Titre et résumé : Encart : « Qui sont les psychanalystes d'aujourd'hui ? L'une des catégories sociales les plus résistantes à l'enquête anthropologique », pp.62-63 [Ils ne seraient pas les seuls, loin de là. Mais on peut se demander si ce n'est pas l'une des raisons de l'hostilité croissante d'un certain public à leur égard, dans une société tyrannisée par des impératifs de transparence panoptique].

L'auteur donne ici une statistique intéressante mais un peu confuse sur les trois grandes sociétés classiques (SPP, APF, ECF comprenant 790, 362, 370 = 1 522 membres répertoriés sur 25 000 présumés, soit seulement 6 %), dont il ressort cependant, si on fait les moyennes, que celles-ci comptent environ **la moitié de psychiatres** (48,3), dont un bon tiers (36,3) sont des femmes, comptent aussi **la moitié de parisiens** (50,6), et **un peu plus de la moitié de femmes** (54,3).

S'ils étaient fiables, ces chiffres mieux retravaillés devraient donner beaucoup à réfléchir. Les psychanalystes représenteraient une des popu-

lations les plus incontrôlées par quelque espèce de pouvoir que ce soit, ce qui peut être vécu dans une société à tendance autoritaire croissante telle que la population française, comme une véritable provocation. La **balance entre psychanalystes psychiatres et non-psychiatres** pourrait bien avoir été la source latente de nombreux conflits relativement indépendants des contenus doctrinaux. La **forte composante parisienne** peut être une des origines de la crispation d'une vaste population provinciale qui éprouverait un véritable ressenti d'infériorisation culturelle. Enfin l'**équilibre remarquable des deux sexes** dans cette profession la pose enfin comme l'une des rares à pouvoir nourrir un sentiment particulier d'égalité dans l'autonomie fondée sur la reconnaissance réciproque des personnes.

Jean-François Marmion présente une contribution intitulée « La psychanalyse malade de l'histoire ? La légende [terme qui représente déjà une prise de position sur le fond] de Freud est très vivement contestée par des historiens non-psychanalystes [qui a priori ne veulent « sympathiser » en rien avec la psychanalyse, ni comme agent ni comme patient, ni même comme voisin, mais se posent en juge soi-disant neutres, et même en justiciers, ce que par ailleurs signifie réellement l'expression partisane en soi de droit d'inventaire, ce que ne font pas en réalité le véritable historien ni le vrai sociologue].

Parmi les premiers rabat-joie vint Henri Ellenberger dans les années 1960 [Personnellement, l'ayant lu à l'époque, je ne l'ai pas perçu du tout comme un contradicteur de la psychanalyse, tel qu'il est présenté de nos jours].

Par la suite, vinrent les universitaires nommés *Freud scholars* (érudits), qui se sont attachés à mieux restituer le contexte de Freud et de ses premiers disciples [ce qui tend justement à les rendre imperméables à l'idée d'une évolution possible de la pensée freudienne] : Peter J. Swales, Paul Roazen, Frank J. Sulloway, Frank Cioffi.

L'un des arguments sans cesse martelés contre les historiens non psychanalystes se permettant de critiquer Freud est qu'ils sont anti-sémites. Le terme d'« historiens révisionnistes », revendiquée par certains anglo-saxons, est assurément une aubaine pour accréditer une telle hypothèse. EJ : **Il s'agit d'un indéniable problème sur lequel le débat est ici évité et même escamoté.** Comme plus déjà à propos de la fameuse pétition de Caen.

Commentaire : il y a donc sur ce point des avis très opposés. Voir plus haut les textes cités par A. de Mijolla. Il est incontestable que le portrait reconstitué que j'ai produit de Freud dans *Anti-Onfray 1*, p. 65-67 est marqué par une véritable diabolisation du personnage de Freud, et qu'il faut être aveugle pour le dénier. Gérard Huber, un historien largement aussi sérieux que les Freud-killers, est du même avis que l'approche qu'Onfray fait de Freud est à l'enseigne d'une haine fondamentale et de l'envie de nuire, et ne le lui envoie pas dire (AO2, 205 sq.). Dans les interventions rapportées par *Anti-Onfray 3* (235), **26 interventions sur 201 (13 %) mettent en cause sous la plume d'Onfray la connotation de racisme, et plus spécifiquement d'antijudaïsme.**

Sarah Chiche propose une intervention intitulée « Freud à l'université [Laquelle ? Celle de psychologie ou celle de médecine ? Cette imprécision est l'indice d'une grande légèreté], peau de chagrin. Si le corpus freudien continue d'être enseigné dans les universités françaises, son étude détaillée ne semble plus être un passage obligé pour les psychiatres et psychologues. État des lieux » (pp. 66-68).

On nous parle de jeunes psychiatres qui veulent être de vrais médecins qui recherchent des lésions et des circuits défaillants dans le cerveau [C'est une plaisanterie de croire et de faire croire que de telles données peuvent être toujours mises en évidence pour les diverses entités pathologiques autres que les démences organiques], qui savent où et avec quels médicaments ils agissent [On est bien loin de savoir dans la plupart des cas « où » ils agissent et encore bien moins comment ils agissent]. Ce sont les apprentis et les charlatans [Elle parle en fait d'elle (« Sarah » ?) et de ses collègues] qui avancent dans le sol incertain de l'histoire et du vécu [l'homme n'en a pas plus que les crustacés]. Il faut du palpable [souvent très flottant] et de l'efficace [très loin d'être démontré].

Les étudiants de médecine du CES de psychiatrie de Paris ont, outre un séminaire obligatoire axé sur la biologie, cinq séminaires à valider, dont une initiation à la psychopathologie psychanalytique. Mais ce n'est plus le cas dans les autres villes de France. Bernard Granger de Paris-V : « Des notions solides, sans être approfondies, suffisent », **propos dignes du Père Ubu** : superficiel mais robuste !

L'auteur paraît assimiler « l'engouement pour le cognitivisme avec la parution du DSM-III en 1980 », **deux paradigmes qui en fait ont très peu de rapport réel, pas plus qu'avec la neurobiologie cérébrale. Ce sont**

des îles séparées d'un archipel présenté de façon tendancieuse comme un continent unifié.

De même nous dit-on que « Freud n'est pas réductible à la psychanalyse [Ce qui ne veut rien dire, sauf des bulles de la part de **quelqu'un qui connaît mal son sujet**], la psychanalyse n'est pas réductible à Freud [Ce serait aussi la découverte récente d'Onfray, évidence mais valant pour lui réfutation de la psychanalyse. Ces gens raisonnent tous comme des tambours].

On nous dit que le nouveau classement des revues par l'AERES en 2009 a tranché la question de l'éviction de la psychanalyse de l'espace des revues A. **On a étudié ailleurs sur 160 pages cette cuisine infâme et montré par quelles nullités scientifiques elle avait été produite** (*Psychanalyse et psychologie 2008-2010*, 2). Il n'y a rien d'autre de sérieux à en dire ici.

On nous cite le langage filandreux de Didier Pleux qui assène une fois de plus que « tous les historiens savent que les cas de Freud sont faux », ce dont on peut adopter tout aussi délibérément l'antithèse en disant que cette thèse est fautive. On a vu trop souvent ces historiens abonnés à une malveillance de principe qui rendait leurs conclusions en général peu fiables, surtout quand elles se donnaient une allure vraisemblable à la manière du « loup devenu berger » (La Fontaine, 3.3). Ce sont les terroristes en ce domaine qui incriminent toujours l'autre camp de terrorisme. **On a vu Onfray critiquer la cure d'Anna O. en prenant celle-ci pour une patiente du tandem Breuer-Freud, avant que Borch-Jacobsen probablement ne l'avertisse de sa considérable bévue. Les Freud-killers se mettent eux-mêmes dans le faux pour soutenir que Freud a tout faux : c'est la méthode de Jocrisse.**

On prête à Bernard Granger des propos peu convaincants sur la situation de l'enseignement de la psychanalyse dans le monde, sujet sur lequel le lecteur se sent baladé par une autorité (in)compétente de manière peu probante p. 67. J'ai parlé de la situation de la psychanalyse aux USA après informations aussi circonstanciées que possible auprès de témoins actuels dans mon Introduction à *Anti-Onfray 2*.

En tout cas, on nous dit que la psychanalyse se répandrait avec succès dans les pays de l'ex-bloc de l'Est surtout en Chine [Julia Kristeva le dit aussi dans son entretien avec Onfray], resterait vivace par endroits en Amérique du Sud et au Japon, via les Séminaires de Lacan. Aux US,

Mélanie Klein et Kohut resteraient influents, mais Freud surtout dans les départements de littérature et de philosophie.

On invoque le témoignage de 4 étudiants de Paris-VII et de Paris-V, qui restent « sans désir devant un enseignement froid et sans audace de psychanalyse », que Freud ne prémunit pas contre le chômage, et qui préfèrent être les rois ou « reines de la passation des tests » [**comme à la SNCF ou à la RATP en 1925**, ce qui ne les prémunira pas davantage contre le chômage, les pauvres innocents...].

Et pour finir une perle de Didier Pleux, toujours aussi doué pour franchir le « mur du çon » : il n'y a plus aujourd'hui de sexualité infantile à refouler, puisque la sexualité s'affiche partout. Vous avez suivi le défilé des baudets sur le pont aux ânes ? Plus con, je ou tu meurs.

Commentaire final : quitte à revenir sur un propos précédent, S. C. semble faire preuve d'une naïveté incroyable et prendre aussi les lecteurs pour des demeurés à leur faire croire qu'il existe aujourd'hui en psychiatrie contemporaine une connaissance précise « des lésions et circuits défaillants dans le cerveau » correspondant aux diverses entités pathologiques. Étant entendu que la psychiatrie dispose incontestablement de moyens de plus en plus étendus en matière de psychotropes depuis les années 1950, ce dont personne ne se plaindra, il reste tout aussi entendu que **personne ne connaît encore très bien** la localité et le mécanisme précis de leurs actions, ni non plus surtout, ce qui est encore un autre problème, le moindre ensemble de circuits nerveux bien repérés concernant aucune des entités névrotiques, borderline et même psychotiques. Et avec de fortes chances qu'on n'y parvienne jamais complètement, **supposé que cette manière de poser le problème ait le moindre sens**. C'est probablement la raison pour laquelle la psychopathologie dite athéorique s'est débarrassée de ces entités bien reconnues de la psychopathologie classique pour leur substituer les tableaux purement descriptifs du DSM. On évolue ainsi vers le **paradigme barbare d'une psychiatrie purement vétérinaire qui plaît beaucoup aux esprits de structure simplifiée** et leur permet de croire maîtriser quoi que ce soit dans le **champ particulièrement difficile des sciences psychologiques**, et qui **restera toujours pour les gens avertis**. Nous sommes en présence des **nouveaux médecins de Molière, les Diafoirus, Purgon, Filerin, Macreton, Tomès et autres Des Fonandrès**. Sans oublier Sganarelle, le médecin malgré lui.

Xavier Molénat propose un texte sur « Norbert Elias, l'origine sociale du refoulement. Le sociologue Norbert Elias n'a jamais caché sa dette envers Freud. Avec une réserve, cependant, soulignée par des textes jusqu'alors inédits : le fondateur de la psychanalyse a trop séparé le monde intérieur de l'individu et la société » (p. 69).

Disparu en 1990, Norbert Elias demeure le plus freudien des sociologues.

À l'époque de la Renaissance intervient un refoulement de l'aspect pulsionnel des comportements en rapport avec la construction de l'État et la compétition entre groupes sociaux, bourgeois et aristocrates.

L'inconscient a une histoire et elle est collective. Elias propose de remplacer le concept de libido par celui de valence [**Idée également de Kurt Lewin**]. Élias appelait aussi à l'interdisciplinarité entre biologie, sociologie et psychologie, « un vœu aujourd'hui encore resté pieux ».

François Ansermet, psychanalyste et professeur de pédopsychiatrie à l'Université de Genève, et **Pierre Magistretti**, médecin et neurobiologiste, ont publié *Neurosciences et psychanalyse* (Odile Jacob, 2010) et *Les énigmes du plaisir* (ibid., 2010).

Titre et résumé : « Freud, un avenir pour les neurosciences ? Psychanalyse et sciences du cerveau sont-elles irréductibles ? C'est oublier que Freud était neurologue, et que certains thèmes de la psychanalyse trouvent un écho dans les découvertes neuroscientifiques d'aujourd'hui » (pp. 70-71).

On cite cette affirmation récente d'un neurobiologiste : « **La psychanalyse ? C'est la part la plus intéressante des neurosciences.** »

On nous dit que « **les neurosciences pourraient avoir à gagner à inclure la questionnement psychanalytique à leur démarche.** Cette perspective est d'ailleurs plus intéressante que celle bien plus classique de convoquer les neurosciences pour prouver ou infirmer la psychanalyse. » Mais ce serait « **aussi à la psychanalyse de réaliser à son tour qu'elle est un avenir pour les neurosciences,** et que cet avenir pourrait bien être aussi un avenir pour elle-même. »

Freud tient compte de la découverte de la synapse et de sa discontinuité par Sherrington pour rédiger son *Esquisse* de 1895. Jugeant son projet non abouti au point de vue scientifique, Freud bute sur le même genre de limite encore en 1920, à la fin d'« Au-delà du principe de plaisir ». Il semble dire le regretter. Alors que certains psychanalystes ont retourné le point de vue de Freud, en prétendant au contraire que c'est l'abandon d'une perspective biologique qui avait marqué le commencement de la psychanalyse proprement dite. **La psychanalyse serait conçue par Freud comme progressant en affinité avec la science**, aiguisée grâce à une confrontation avec la science, tout en maintenant une nécessaire altérité.

Or, « en contrepoin de ce type d'affirmation, on entend beaucoup de discours critiques qui veulent rejeter la psychanalyse au nom de la science. »

Selon les auteurs, « l'inconscient est d'abord remis d'actualité pour les neurosciences par le fait de la plasticité et de l'un des paradoxes introduits par celle-ci : la réassociation des traces entre elles par les mécanismes de la plasticité produit une discontinuité d'où procède l'inconscient. »

La question fondamentale du fonctionnement adimensionnel de l'inconscient, une autre forme de discontinuité, liée au fait que l'inconscient ignore le temps, le lieu, la contradiction, la négation, devrait être mise au programme des neurosciences. Ne s'agissant pas des phénomènes subliminaux du registre de ceux de l'inconscient dit cognitif, mais d'une dimension qui échappe largement au fonctionnement régulé et homéostatique repéré par la biologie. Comment se fait-il qu'avec un organisme si fonctionnel l'on finisse par produire de telles difficultés à vivre qui mettent en échec le programme sur lequel tout cela repose ?

Fait donc question aussi pour le programme des neurosciences **la pente chez l'humain à mettre en échec le principe de plaisir**, le nouage du plaisir et du déplaisir dans ce que Lacan appelle la « jouissance ». Le fantasme deviendrait comme une drogue, un piège analogue à celui de la toxicomanie. Le fantasme d'abord construit comme une tentative de solution semblerait pouvoir devenir un piège.

Genre de notion que la perspective d'Onfray, soi-disant centré sur la vie, mais déplaçant absurdement la mort sur le monothéisme, est incapable de prendre en compte dans une telle reprise scientifique. On se demande comment un lecteur de Nietzsche peut ainsi exclure la tendance vers la mort, qui a sans cesse préoccupé Nietzsche dans sa description de la force réactive, de la vie décadente, de la volonté du néant, du nihilisme comme la dimension tendancielle en pente décroissante, inéluctable et régulière de la civilisation occidentale.

Freud était déjà réellement un neuroscientifique qui propose toujours des hypothèses fondamentales, touchant l'inconscient, susceptibles d'orienter certains aspects de la recherche en neurosciences.

Un encart précise que la plasticité neuronale met en échec la causalité linéaire, introduit les notions de changement permanent, de détermination biologique à la non-totale détermination biologique, d'acte du sujet, créatif ou destructeur, de singularité.

Jean-François Dortier pose la question : « Et si Freud revenait aujourd'hui et découvrait les neurosciences, la psychologie évolutionniste ou les théories sociales de l'identité, que penserait-il ? Parviendrait-il à concilier ces nouvelles approches du psychisme avec sa propre théorie ? Imaginons », pp. 72-75. En effet !

Selon l'auteur, Freud n'aurait jamais prétendu que la méthode des associations libres comme voie d'accès à l'inconscient ne soit pas compatible avec d'autres moyens d'investigation.

Toujours selon lui, « Freud à la fin de sa vie ne croyait plus vraiment aux moyens thérapeutiques » de la psychanalyse [Les choses sont plus compliquées que cela dans ces textes connus de 1932, 1937 qui divergent par ailleurs avec d'autres - 1939, comme c'est fréquent chez Freud. **Il n'a pas été démontré non plus, c'est le moins qu'on puisse dire, que les TCC et les chimiothérapies fassent des triomphes**].

L'auteur dit encore qu'« il existe autant de conceptions de l'inconscient que de psychanalystes » [Il existe des **différences dans l'identique, type d'affirmation dialectique que l'esprit français, malgré Pascal et Rousseau, a toujours eu le plus grand mal à gérer**].

Les psychanalystes, nous dit-on aussi, n'aiment guère la doctrine de l'attachement [**C'est tout de même un vieux débat** (1974) : l'attachement serait à ranger d'après Anzieu dans les pulsions d'autoconservation comme base de l'étayage libidinal], n'apprécient guère non plus les « les recherches neurobiologiques [du même genre] sur l'amour romantique, tendant à démontrer aussi que l'amour est une émotion spécifique, distincte du désir sexuel (Helen Fisher, 2006) ». En réalité Freud n'aurait pas été effarouché par la psychologie évolutionniste [dont l'auteur se crée le modèle en lui trouvant un contenu à peu près semblable à celui de la psychanalyse... et en mettant cette espèce de sosie, de jumelle ou cousine germaine, comme on voudra, sous le parrainage de Darwin].

L'auteur reviendra plus loin sur sa fausse fenêtre d'une psychologie évolutionniste [Wallon ? Piaget ?] en la situant en même temps que les neurosciences dans la descendance de Darwin, comme une espèce de cousine germaine, on vient de le dire, à côté de la psychanalyse authentique fille de Freud. Comme si déjà Freud ne descendait pas comme directement de Darwin, et de ses disciples Haeckel et Jackson. **Tout cela manque d'ajustement dans le travail de l'horloger historique**, au risque de produire des effets de bulles dans le marécage contemporain dans lequel on patauge déjà.

On trouve bien aussi dans tout un courant des sciences humaines l'équivalent de ce « gendarme intérieur » qu'est le surmoi. L'auteur cite Norbert Elias en France, aux USA Abram Kardiner, Ralph Linton et George Herbert Mead, dont j'ai déjà parlé, pour ces trois derniers, depuis 25 ans dans mon cours de Licence à Paris XIII repris dans *La guerre de la psychanalyse. Le front européen* (2008). Il évoque encore la notion d'habitus de Pierre Bourdieu, ou des théories de la construction sociale de l'identité, dont il ne cite aucun auteur précis pas plus qu'à propos de sa psychologie évolutionniste.

Cette « galaxie de théories de l'intériorisation » a pour enseigne commune le « Je est un autre » [**d'Arthur Rimbaud, soit dit en passant**].

L'auteur objecte que les individus d'aujourd'hui semblent moins gouvernés par les interdits et plus motivés par leur désir de réalisation personnelle », ce qui est fort contestable, mais dont il pourrait se dire, s'il approfondissait quelque peu la chose, qu'une telle distinction correspond exactement à celle proposée par Freud, dans des textes classiques qu'on

ne citera pas, entre surmoi et idéal du moi. Puis il objecte encore que « si le je n'était que le produit de la société intériorisée », il ne devrait y avoir que des vertus, et des conduites conformistes. Comme s'il n'existait pas des sociétés qui donnent le spectacle du désordre, de l'expansion de tous les vices, et où l'on ne valorise que le chacun pour soi. Il dit aussi que cette théorie ne saurait rendre compte des conflits intérieurs, ce qui est fort difficile à comprendre par rapport à l'idée cardinale de Freud qui en fait la racine d'un sentiment de culpabilité souvent inextirpable. En tout cas, « le surmoi - conscience morale ? [Freud emploie effectivement l'expression] est une donnée fondamentale du psychisme humain. » Alors à quoi bon les objections précédentes ?

Enfin surgit l'inévitable et incurable propension à localiser toute forme de réalité psychique dans les frisures des circonvolutions cérébrales : « Des chercheurs se sont attelés à la tâche. Si ce surmoi est localisable, il pourrait se situer quelque part dans une petite région du cortex orbito-frontal : il s'active [comme un démon ou un gremlin] quand l'on manifeste de la culpabilité, des regrets ou de la honte. De plus, les lésions qui surviennent dans cette zone rendent les gens asociaux, grossiers, égoïstes et colériques. » **Cette histoire de syndrome frontal nous était déjà enseignée dans le cours du Professeur Lempérière à Sainte-Anne en 1967.** Le seul progrès apparent fait depuis est que cette région est identifiée comme « petite », peut-être même toute petite, à côté de petites autres micro-parcelles où l'on trouvera ensommeillées les autres idées de Dieu, de patrie, et même de propriété ; à la manière de Gall.

On nous parle ensuite du moi, en nous disant que Freud n'en a jamais fait « une marionnette manipulée par d'autres forces », ce qui n'est pas toujours vrai [« pauvre créature »], mais le considérait plutôt comme un « cavalier », texte connu. Ce serait aujourd'hui plutôt la « conscience réflexive », donc la « réflexivité », soit encore la « pensée consciente », dites plutôt la « raison », attendez, le « self », l'« autocontrôle », l'« auto-observation », la « métacognition », tous ces termes étant identifiés à l'« autoanalyse » freudienne (*sic*), en une **sorte de magma historico-épistémologique, en tout cas dans une attitude préoccupante de totale virginité philosophique.**

En ce qui concerne le moi, « l'image psychanalytique du moi », les choses s'avèrent tout de même plus compliquées de le loger à l'aise dans la boîte cérébrale que pour le surmoi, s'agissant cette fois de proposer

d'en rapprocher la notion des « théories actuelles d'une conscience comme centre-pilote - ni unifié ni disloqué », contradiction qui n'est pas simple à gérer, comme on le voit par exemple dans l'exposé laborieux d'un Lionel Naccache dans son ouvrage de 2006, ainsi que je l'ai montré dans *La guerre de la psychanalyse. Hier, aujourd'hui, demain* (2008, chapitre IV). Bref, si vous voulez, le moi un peu partout, mais le surmoi dans un petit endroit, et **arrangez-vous avec cela comme vous pourrez.**

L'auteur fait encore tourner les tables pour faire parler Freud en avançant que les psychologies du XXI^e siècle [comme déjà pas mal de celles du XX^e : *La Guerre de la psychanalyse. Le front européen*], et déjà la « psychologie évolutionniste » ne sont « pas inconciliables avec la psychanalyse », que « le cadre fondamental de la théorie peut se combiner avec beaucoup des recherches actuelles », qu'il semble même « possible de les articuler entre elles », que la psychanalyse peut encore « trouver une place de choix dans la psychologie du XXI^e siècle » ; quitte même à attendre « peut-être un nouveau Sigmund pour en réaliser la synthèse ».

L'auteur n'est pas un ennemi de la psychanalyse, mais pense que celle-ci aurait et même pourrait parvenir à trouver, sinon un compromis, au moins un modus vivendi avec les neurosciences. Seulement sa position est loin d'être encore très affûtée pour garantir que l'on puisse y parvenir à court terme.

Eli Zaretsky, professeur d'histoire à la New School for Social Research of New York, auteur de *Le siècle de Freud : une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse* (2008) propose un texte avec pour titre et résumé : « Pourquoi le XX^e siècle fut freudien. La psychanalyse fut indissociable de l'essor du capitalisme et de la consommation de masse, lorsque le nouveau mot d'ordre exigea de privilégier sa vie personnelle », (pp. 76-78).

Entre de multiples effets culturels, la psychanalyse a engendré une psychologie grand public pour la vie quotidienne.

Inséparable de la consommation de masse (?), elle représentait une théorie et une pratique pour une nouvelle aspiration à la vie personnelle, à l'enseigne de la « défamiliarisation » (?).

Une seconde modernité était associée, vers la fin du XIX^e siècle à la production de masse, à la démocratie de masse, ainsi qu'à l'ascension

des femmes, des homosexuels, et des **minorités ethniques et nationales** [Ce dernier point au moins, qui a conduit en bonne partie à la **Deuxième Guerre mondiale**, est très exact].

Selon Max Weber, Calvin avait enseigné, aux débuts du capitalisme, « l'épargne, la discipline au travail et l'acceptation du profit ». La psychanalyse aura été « le calvinisme » d'une orientation nouvelle vers la vie personnelle, insérée dans « les mondes de rêve » sexualisés de la consommation de masse [Tout cela, dans le genre « **american neo-marxism** », est aussi léger et cliquant qu'arbitraire. En 1934, les ouvriers viennois se révoltaient parce qu'ils avaient à peine de quoi manger].

On souligne l'imbrication de la psychanalyse avec le « siècle américain », illustré par « de nouveaux médias aussi puissants que la radio, le photojournalisme et le cinéma » (bof!), et sa pénétration en France à grande échelle dans les années 1950, avec la télévision, la voiture rapide et la Nouvelle Vague [vues d'un **culturalisme yankee vraiment très superficiel**].

La psychanalyse a joué un rôle ambigu, associé, tout comme les « tendances neutres » de la production et de la consommation de masse, aussi bien « au fascisme et à la dictature qu'à la démocratie... au modernisme artistique et sexuel » [Tout cela est un peu de la **salade russe**]. Malgré tout, « la balance entre ses tendances régressives et critiques penche en faveur de la critique [On est rassuré] qui transformait les valeurs des Lumières » au niveau de l'autonomie, de l'égalité des femmes et de la démocratie.

Les mouvements sociaux [américains] de l'époque 1960, « de la **nouvelle gauche [aux USA ?]** au féminisme et à la libération gay » ont promu « la théorie des **deux Freud** », l'un « comme l'incarnation de la nouvelle forme d'autorité disciplinaire » (soi-disant d'après Foucault), l'autre comme « théoricien de la révolution ».

Ces deux courants, scientifique et humaniste-littéraire, ont ouvert la porte, à partir des années 1960, d'une part aux neurosciences, à la psychopharmacologie, « d'abord aux États-Unis, puis, plus lentement ailleurs [**comme toujours évidemment**]», l'autre « au cultural studies, à la théorie féministe, à la théorie *queer*, et aux études de l'identité, de la narration et de la représentation ».

Le métier de psychanalyste et une certaine forme de psychologie des profondeurs, devraient survivre associés à une science non-réductionniste, à condition de surmonter la raison instrumentale associée à la marchandisation-globalisation. La conscience populaire demeure imprégnée de concepts de la psychanalyse, plus qu'elle risque de ne l'être un jour des données des neurosciences. L'introspection demeurera nécessaire pour contrecarrer de « nouvelles formes d'autorité illégitimes ».

L'auteur finit en citant un assez long texte de Freud (1925) montrant son ambivalence, plutôt que son hostilité plus souvent mise en exergue, à l'égard de la civilisation américaine.

[Ce point de vue est intéressant parce qu'il exprime la foi d'un américain contemporain dans la survie indispensable de la psychanalyse, preuve que les étatsuniens ne sont évidemment pas tous de l'avis des Freud-killers].

Considérations personnelles : à long terme, la guerre dans le style français contre Freud tend, par un enchaînement d'apparence incongrue mais en fait quasi-inéluctable, vers un désastre sanitaire dont peu de gens compétents mesurent d'ores et déjà l'ampleur. Qu'à entendre cela, les Freud-killers rient donc comme les idiots, mais pas utiles en l'occurrence. C'est vrai qu'une bonne moitié des patients potentiels à la psychothérapie lui sont devenus très résistants par leur structure de carapace particulière (états intermédiaires quels qu'en soient les autres multiples dénominations). Cet état de choses est signalé par Anzieu depuis son *Moi-peau* (1995), et bien avant évidemment par Freud, entre autres avec le cas terrible de l'Homme aux loups. Mais une fois disparue la psychanalyse, il est loin d'être démontré, sauf pour les bonimenteurs en conquête de marchés, que les autres psychothérapies réussiront mieux là où achopperait la psychanalyse. Ce que racontent les « associations de patients » n'est pas plus fiable à cet égard que les bobards ultra-simplificateurs des associations de parents d'élèves sur la bête du Gévaudan de la « méthode globale » et autres sornettes agitées par les sornettes de limiers journalistes en quête d'audimat (Jalley : PPAF 2006). Ce qui va arriver, c'est que les psychothérapies alternatives lasseront à leur tour l'impatience des inanalysables. Et qu'alors ils ne rencontreront plus au service de leurs « psychoses blanches » (André Green) que les offres d'une psychiatrie vétérinaire, affairée, les mains libres et sans critique ad-

verse, mais à la solde de laboratoires pharmaceutiques soutenus par de puissants lobbies, toujours prêts à livrer sans aucune angoisse déontologique des produits dont les effets secondaires sont de plus en plus pressentis comme désastreux. Comme on a pu le voir dans un champ somatique avec la triste et récente affaire du Mediator, pour ne plus reparler de la thalidomide de triste mémoire. On le lit encore assez rarement mais de plus en plus. Voici un écho paru dans le Journal des lecteurs de l'hebdomadaire *Marianne* n° 715 du 1-7/1/2011 :

« L'escroquerie des drogues psychiatriques : L'actualité nous démontre de plus en plus régulièrement les conséquences néfastes des médicaments psychiatriques sur le comportement : dépressions, meurtres, suicides, agressivité, accidents, etc. Pendant des années, la relation de cause à effet est passée inaperçue, permettant aux fabricants, distributeurs et prescripteurs de continuer à s'enrichir en inondant le marché d'une pléthore de produits plus nocifs les uns que les autres. Maintenant il ne se passe pas une semaine sans constater les conséquences négatives des psychotropes. Les drogues psychiatriques, comme n'importe quel traitement du même nom, ont pour effet manifeste de rendre dépressif, agressif, criminel, suicidaire, inconscient et fou. Le comble c'est que ceux qui les fabriquent et ceux qui les prescrivent leur attribuent des effets diamétralement opposés, il s'agit d'une vaste escroquerie sans parler du phénomène d'accoutumance. Daniel Jacquier, Paris. » Un numéro précédent du même hebdomadaire (n° 705 du 23-29/10/2010) concernait « le dossier noir des antidépresseurs : 7 millions d'accros en France. »

Voilà donc le panorama glorieux à la promotion duquel œuvrent en gais fossoyeurs de la civilisation les Freud-killers, auxquels la grande gueule de l'un de nos auteurs les plus fêtés des médias et du public aura prêté la main autant qu'il aura pu, sans peur ni reproche. Or la seule perspective susceptible de freiner une telle issue serait un développement concerté de la psychanalyse et des neurosciences tel qu'il vient d'en être question plus haut. Mais les oiseaux peuvent toujours chanter dans la charmille. Cependant, les propos que je tiens en ce moment sont bien largement aussi sensés et pas plus infalsifiables que les billevisées et rodomontades du camp adverse.

Le projet en vogue d'enraciner la thérapeutique des affections mentales dans la prévalence du paradigme biomédical, du reste lui-même à ne pas confondre avec l'approche neuroscientifique en tant que telle,

est d'autant plus une ânerie dangereuse que la recherche biomédicale française courrait au surplus, d'après les juges compétents, le risque actuel d'un effondrement progressif. L'aveugle court donc le risque supplémentaire de devenir un paralytique. En témoigne, dans *Le Nouvel Observateur* n° 2404 du 2-8/12/2010 un entretien avec Philippe Even, 78 ans, « l'homme qui veut sauver la recherche », mais qui en attendant n'en dit pas moins tout haut, dans son récent ouvrage sur *La recherche biomédicale en danger* « ce que tout le monde s'efforce de ne pas voir. Pour lui le système français broie les meilleurs... Les politiques et administratifs n'ont aucune idée de ce qu'est la recherche... Le problème n'est pas tant l'argent que la façon dont on l'utilise... cette incapacité à créer les instruments permettant de répondre aux questions que l'on se pose... On se lance dans des projets pharaoniques et stupides comme la station orbitale habitée, une dinde volante. » (Anne Crignon, Sophie Des Déserts). Bientôt l'industrie pharmaceutique ne sera même plus capable de fabriquer de l'aspirine répondant aux normes modernes.

En revanche, que le progrès de la science du cerveau puisse à terme tirer beaucoup de suggestions et de lumières imprévues des développements qui se poursuivent, même aujourd'hui (GP1, 80), de la recherche en psychanalyse, c'est ce qu'envisage la position, exposée plus haut, d'Ansermet et de Magistretti. Ceci pour transposer le propos connu de David Precht, selon quoi les sciences naturelles restent aveugles sans la philosophie, propos qui reprend lui-même celui de Kant opposant l'expérience brute à la spéculation creuse à la manière d'une « intuition aveugle car sans concept » à un « concept vide car sans intuition ».

Sur les questions liées à ce qui vient d'être dit, en particulier la coexistence, en principe de droit et naturelle, sauf dans le contexte du débat à la française entre deux camps butés - mais l'un encore bien plus bête que l'autre, entre la psychiatrie organiciste et ponctualiste et la psychanalyse comme psychologie des profondeurs, on pourra lire le courrier particulièrement éclairant entretenu par moi avec un ami français résidant depuis longtemps aux USA et cité pp. 447-451.

Le texte que l'on vient de citer plus haut est paru dans le même numéro de *Marianne* qu'un autre dont on parlera plus loin au chapitre 10, intitulé : « Ci-gît l'école républicaine », un autre sujet quelque peu différent mais dont notre conscience nationale a tout autant lieu de se glorifier que de celui dont on vient de parler.

